

AIX-LES-BAINS

Arts & mémoire

PUBLICATION DE LA SOCIÉTÉ D'ART ET D'HISTOIRE D'AIX-LES-BAINS • N° 22 • JUIN 2002 • 5,5 EUROS • ISSN 1252 1698



DELPHINE GAY
LE CHÂTEAU DE LA ROCHE DU ROI
ELLEN WILMOTT À TRESSERVE
L'ASILE ÉVANGÉLIQUE
DON PEDRO II





J U I N

2 0 0 2

Sommaire

- 2 Impasse "Delphine Gay",
par Jean FRANÇON
- 8 Dom Pedro II,
empereur du Brésil,
par André LIATARD
- 13 Miss Helen Willmott, une
grande botaniste à Tresserve,
par Sylvie COCHET
- 29 Le pasteur André Fournier,
restaurateur du protestantisme
à Aix-les-Bains et en Savoie,
par André DARRACQ
- 36 Monument en péril
à Aix-les-Bains :
le château de la Roche du Roi,
par Geneviève FRIEH-GIRAUD

Couverture : Le château de la Roche du Roi, vu du parc des thermes, vers la fin du XIXe siècle. D'après un tableau conservé aux Archives Municipales d'Aix-les-Bains.

A R T S E T
M É M O I R E

Publication éditée par la
Société d'Art et d'Histoire d'Aix-les-Bains
2 rue Lamartine - 73100 Aix-les-Bains

Directeur de la rédaction : Jean-François Connille.
Comité de lecture : Lucette Blanc, Pierre Calvelli, Jean-François Connille, André Darracq, Laurent Demouzon, Béatrice Druhen-Charnaux, François Fouger, Corinne Cassé-Fouque, Geneviève Frieh, Frédéric Gimond, Joël Lagrange, Yves Mestelan. Conception graphique originale : FRéD. Mise en pages et retouches Photosbop® : François Fouger. Les articles publiés n'engagent que leurs auteurs. Droits réservés sur les illustrations. Toute reproduction, même partielle, est interdite sans autorisation.

Abonnement seul (4 numéros par an) : 12.50 €
Abonnement + adhésion à l'association : 23.00 €
Abonnement + adhésion couple : 35.00 €
Abonnement jeune (<25 ans) + adhésion : 16.00 €
Adhésion à l'association sans abonnement : 14.00 €
Adhésion "sympathisant" + abonnement : (min) 50.00 €

Ce numéro a été tiré à 1.000 exemplaires
par l'Imprimerie Chirat - F 42540
Dépôt légal : juin 2002 N° 5575 - ISSN 1 252 1698

Editorial

Depuis le dernier tiers du XXe siècle, nous sommes immergés dans une économie de services qui apporte l'essentiel des emplois et de la richesse. La région aixoise, tournée plus précocement et plus largement qu'ailleurs vers cette "économie post-industrielle", construit sa prospérité sur une activité touristique multiforme qui profite d'un cadre naturel exceptionnel et de "strates patrimoniales" accumulées par les hommes depuis les époques les plus reculées.

Cet héritage contribue à faire d'Aix-les-Bains une "ville d'ambiance" et représente un atout essentiel pour son activité touristique et donc économique. Cependant, sur ce capital patrimonial pèsent des menaces brutales ou plus insidieuses.

Devant ces enjeux essentiels se dessinent deux comportements que pour simplifier nous appellerons le culturel et le politique. Le premier estime nécessaire de prendre son temps, de multiplier les études, partant du principe qu' "on ne valorise bien que ce que l'on connaît bien". Ses partisans, sans négliger le temps et l'argent, estiment que ces contraintes ne représentent pas l'essentiel.

Le second au contraire est pressé. Devant rendre des comptes aux échéances électorales qui se succèdent, gestionnaire de choix budgétaires contraignants, il souhaite de l'action concrète, facile à comptabiliser par les administrés, sans pour autant agir n'importe comment.

Et si nous rêvions d'une disparition de cette approche manichéenne et d'une vision novatrice qui réaliserait une synthèse bénéfique ? Sans conteste, des actions d'urgence peuvent être entreprises ou encouragées pour donner une meilleure image de la ville (réfection des façades, maîtrise des enseignes, éclairage...) ou pour lancer des opérations lourdes qui, cependant, réalisent un consensus : sauver le château de la Roche du roi ; dégager, de la construction qui en dénature la façade, le temple de Diane, un des trois bâtiments de ce type qui ont survécu en France.

Mais il conviendrait aussi de recenser sérieusement les diverses richesses patrimoniales de manière à disposer d'arguments face aux envies des constructeurs-destructeurs de tout poil et de façon à faire des choix censés. Cet inventaire, qui pourrait alimenter une prise de conscience sur le potentiel d'une ville, et qui apparaîtrait comme exemplaire, mériterait qu'on s'y attache.

Brisant les frontières figées, pourraient se réconcilier, heureusement pour la ville, l'exigence des culturels pour demain et le besoin de concret et d'immédiat des politiques.

Jean-François CONNILLE

Impasse

DELPHINE GAY

Une rue d'Aix-les-Bains (en fait un modeste chemin de terre sans issue) porte le nom de Delphine Gay, en vertu d'une décision du Conseil Municipal en sa séance du 9 juin 1970. Ce choix intrigue : quels sont les rapports de cette femme de lettres célèbre avec Aix-les-Bains ? La présente enquête se propose d'apporter quelques éléments de réponse.

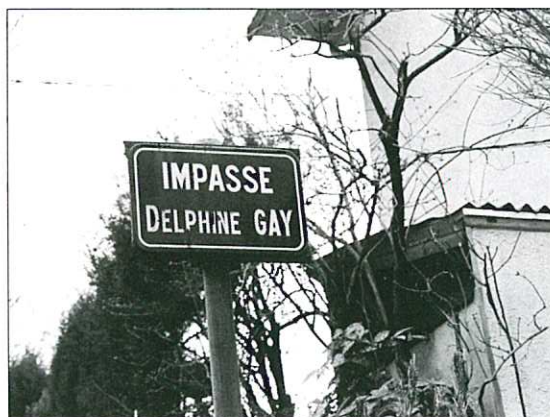
Qui est Delphine Gay ?

Née le 26 janvier 1804, elle est la fille du banquier Sigismond Gay, né à Lyon, mais d'origine savoyarde, et de Sophie Nichault de la Valette (1776-1852), divorcée de Gaspard Liottier en 1799, et remariée en 1803. Sophie Gay, ex-“merveilleuse”, est une femme d'esprit ; elle écrit, et tient à Paris puis à Versailles un salon fréquenté par les célébrités littéraires et artistiques de l'époque. Delphine Gay, encouragée par sa mère, se lance très jeune dans la littérature, écrit des poèmes couronnés par l'Académie Française, s'autoproclame “*Muse de la Patrie*”. Elle épouse en 1831 l'homme politique Emile de Girardin (député de Bourgneuf dans la Creuse de 1834 à 1839) et considéré comme un pionnier de la grande presse grâce à l'introduction de la publicité.

*Impasse
Delphine Gay
à
Aix-les-Bains*

Delphine de Girardin écrit des romans (le meilleur étant sans doute *Le Lorgnon* paru dès 1831), des tragédies (*Cléopâtre* et *Judith*, bien que créées par la grande actrice Rachel, sont des échecs), des comédies (*La Joie fait peur*, *Lady Tartuffe*, *Le Chapeau d'un Horloger*). Elle produit aussi à partir de 1836, sous le pseudonyme de “Vicomte de Launay”, des chroniques régulières dans *La Presse*, journal de son mari. Récemment rééditée au Mercure de France, cette chronique de la vie parisienne est très piquante et instructive. Tenant salon, elle est

très liée à Lamartine, Balzac, Victor Hugo, Théophile Gautier...



La famille de Delphine Gay
et la Savoie

La famille Gay a une origine savoyarde : le grand-père de Delphine, Joseph Gay, né à Aix en 1723, descend de François Gay, originaire de La Roche-sur-Foron ; après une carrière de “soyeux” à Lyon, il meurt à Rumilly en 1783, ruiné par la réfection du château de Lupigny et l'achat d'un titre de baron obtenu de Victor Amédée III en 1775 ; il laisse six orphelins (dont Sigismond et Marie-Françoise), élevés à Chambéry par leurs oncle et tante. Un cousin de Sigismond, également prénommé Joseph, né à Aix en 1754, est syndic (maire) de la

LES CONTEMPORAINS



DELPHINE GAY, M^{me} ÉMILE DE GIRARDIN (1804-1855)

Et fiers, après ma mort, de mes vers inspirés,
Les Français, me pleurant comme une sœur chérie,
M'appelleront un jour *Muse de la Patrie!*
(DELPHINE GAY.)

ville en 1790 avant d'être, sous l'occupation française, procureur de la commune puis commissaire exécutif ; on le trouve encore dans le Conseil municipal sous l'Empire. Il meurt en 1816, laissant une veuve et quatre enfants.

Delphine Gay est bien née à Aix... mais Aix-la-Chapelle ! Son père, Sigismond Gay,

occupe en 1804 le poste de receveur général du département de la Roër (1). Elle-même n'a jamais vécu à Aix-en-Savoie, et il est pour le moins douteux qu'elle y ait jamais mis les pieds.

D'autre part, dans son œuvre importante, on ne trouve aucune allusion à Aix, si l'on excepte deux lignes sur les 1300 pages des

Le château de
Lupigny, en
fait une
maison forte
sur la com-
mune de
Boussy près de
Rumilly,
actuellement
transformée en
Gîte de France.



Lettres parisiennes signées du Vicomte de Launay : *“Les eaux à la mode cette année sont les eaux d’Aix-en-Savoie ; ce séjour de délices menace d’être fort animé.”* (Lettre XXI, 3 juillet 1840), la Savoie n’est mentionnée qu’à travers les petits ramoneurs ; la lettre du 20 décembre 1839 rend hommage à mademoiselle d’Angeville, première et seule femme à avoir gravi le Mont-Blanc à partir de “Chamouny” en 1838.

La visite contestée de Delphine Gay à Aix-en-Savoie

Cette visite est signalée par le comte de Mouxy de Loche dans *Les Notabilités d’Aix-les-Bains* (1901). En note, page 137, il écrit : *“En 1827, mademoiselle Delphine Gay et sa mère madame Sophie Gay viennent à Aix pour rendre visite à M Joseph Gay, cousin germain de leur père et mari, feu Sigismond Gay, ancien receveur général et banquier. Mademoiselle Mary Gay, sœur de Sigismond, épousa M Allard, le conventionnel.”* L’auteur n’indique pas les sources de ses informations, il n’en a pas non plus

vérifié l’exactitude : en effet en 1827 Joseph Gay n’a pas pu recevoir ses deux parentes puisqu’il était décédé depuis onze ans, en 1816 ! Peut-être est-ce son fils, également prénommé Joseph, que Sigismond Gay avait accueilli à Aix-la-Chapelle pour l’initier aux finances avant qu’il ne devienne employé des Douanes. Une autre preuve d’imprécision de l’historien apparaît aussi : l’homme épousé par Mary Gay n’est pas *“Allard, le conventionnel”*, mais Louis-Nicolas Allart (avec un t), homme d’affaires et intermédiaire financier, notamment auprès de l’armée d’Italie.

Jules Manecy, un descendant de la famille Gay qui a donc eu accès aux archives familiales, a publié en 1904 *Une famille de Savoie, celle de Delphine Gay*. Il écrit page 46 : *“M. le comte de Loche, dans ses Notabilités d’Aix... après les pages consacrées aux Gay, parle d’une visite faite par Delphine et Sophie Gay à leurs parents de Savoie en 1825 (sic). C’est une tradition que je ne peux fortifier d’aucune preuve.”*

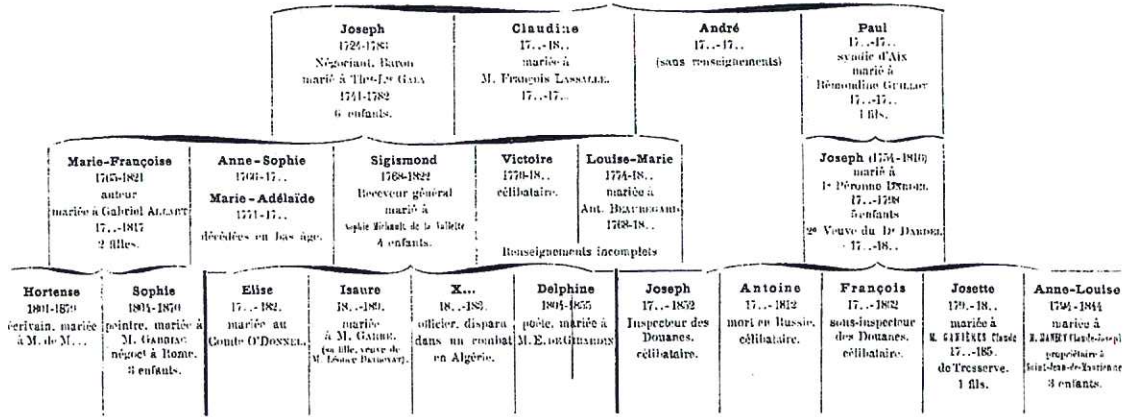
En 1827, le seul membre de la famille Gay vivant en Savoie est Victoire Gay, dernière sœur de Sigismond (1776-1852). Elle habite la propriété de Beauvoir, située entre La Motte-Servolex et Le Bourget-du-Lac, achetée par Sigismond pour y loger son oncle et sa tante Galy-Ancillaz qui avaient élevé les orphelins Gay après le décès rapproché de leurs parents en 1783. Victoire, célibataire d’humeur chagrine, est brouillée avec sa sœur Mary et sa belle-- sœur Sophie : il est donc improbable que celle-ci ait cherché à la revoir.

Sophie et Delphine Gay ont accompli deux voyages. Le premier, un pèlerinage à Coppet, se situe en 1822. Toutes deux quittent Paris en voiture le 4 septembre, traversent Lyon et Genève pour explorer la vallée de Chamonix, le Valtravert. Elles font le tour du Lac Léman, visitent Lausanne, Vevey et La Meillerie et se rendent à Coppet qui procure à Sophie une forte émotion. Après Berne, elles prennent le chemin du retour par la Bourgogne pour arriver à Paris dans les premiers jours de décembre. Peu de temps après elles apprennent le décès subit de Sigismond à Aix-la-Chapelle.

Le second voyage a pour but l’Italie. Parties en août 1826, Sophie et Delphine s’arrêtent à Lyon où elles rencontrent Marceline

GAY FRANÇOIS (1...-17...), bourgeois de La Roche (Savoie)
marié à ANNE RABUT (1...-17...)

4 Enfants



Arbre généalogique de la famille Gay (d'après Jules Manecy). Il contient deux erreurs : ce n'est pas Paul Gay qui fut syndic d'Aix, mais son fils Joseph en 1790 ; le nom de jeune fille de Sophie Gay est Nichault de la Valette (et non Michault).

Beauvoir
(entre La
Motte-Servolex
et Le Bourget-
du-Lac), pro-
priété privée
achetée au
début du XIXe
par Sigismond
Gay pour y
loger son oncle
et sa tante
Ancillaz, et
plus tard sa
sœur Victoire.

Desbordes-Valmore, puis elles traversent les Alpes par le col du Grand Saint-Bernard et atteignent Florence, puis Rome. Elles sont à Naples en janvier 1827, puis retournent à Rome où Delphine est reçue membre de l'Académie du Tibre le 16 avril. En mai elles séjournent à Florence avec Lamartine. On les retrouve ensuite pendant tout l'été 1827 près du Lac de Constance au château d'Arenenberg où elles sont les hôtes d'Hortense de Beauharnais, duchesse de Saint-Leu. Leur retour a lieu en automne après plus d'un an d'absence.

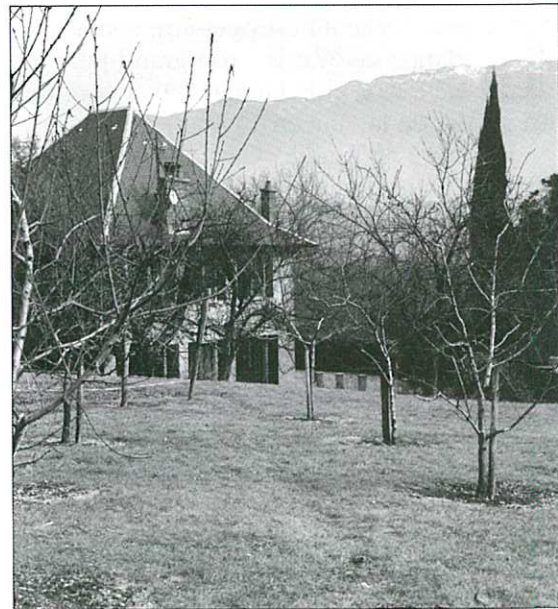
Bien sûr, entre Lyon et l'Italie, Sophie et Delphine auraient pu faire un détour par Aix, mais pourquoi alors revenir en Suisse et passer par le Grand Saint-Bernard alors que la route la plus directe entre Aix et l'Italie emprunte le col du Mont-Cenis par la Maurienne, ou le Petit Saint-Bernard en remontant la vallée de la Tarentaise ?

Henri Malo, dans sa biographie de 1924 *Une muse et sa mère* ne fait aucune mention d'un arrêt à Aix. Jean-Pierre Mabilie, descendant de Sophie Gay, n'en parle pas non plus dans un manuscrit inédit (2001) consacré à son aïeule.

Le service des Archives Municipales d'Aix-les-Bains possède un Fonds Gay (Série 7S) comprenant une douzaine de lettres de Mary

Gay à son cousin Joseph, écrites entre 1798 et 1811, et trois lettres de Sigismond, père de Delphine, au même Joseph. La dernière, datée du 5 février 1811 (7S12) contient ces lignes : "Je n'ose plus parler du projet que j'ai de mener ma famille en Savoie parce que je le diffère tous les ans, mais il se réalisera sûrement..." Tout indique qu'il n'en fut rien...

Après son mariage en 1831, Delphine de Girardin ne s'éloigne de Paris que pour se rendre dans la Creuse où son mari a acheté la





Portrait de Delphine Gay par Hersent : "Sa tête et le port de sa tête rappelaient trait pour trait en femme celle de l'Apollon du Belvédère en homme" selon Lamartine.

propriété du Verger, et, en septembre 1853, pour rendre visite à Victor Hugo exilé à Jersey et l'initier au spiritisme.

On peut donc conclure que Delphine Gay n'est pas née à Aix-les-Bains, qu'elle n'y a pas vécu ni séjourné, et que probablement elle n'y est jamais venue. Quels sont donc les motifs qui ont poussé nos édiles à donner son nom à une voie municipale ?

Portrait de Sophie Gay par Hersent.

Pourquoi une rue "Delphine Gay" ?

Le premier motif est peut-être son ascendance savoyarde : son grand-père est né à Aix, et la famille Gay a compté un syndic de la ville en 1790.

En outre la famille Gay offre l'exemple peu commun de compter quatre femmes de lettres en deux générations : Joseph Gay, baron de Lupigny, a une fille, une belle-fille, et deux petites-filles qui, à des titres et à des degrés divers, ont joué un rôle dans la littérature française du XIXe. La première est sa fille aînée Marie-Françoise, future Madame Allart, qui a publié un roman, *Albertine de Saint-Albe*, et, sous le pseudonyme de Mary Gay, traduit plusieurs romans d'Anne Radcliffe et de Miss Peat. La deuxième est la fille de celle-ci, Hortense : elle écrit aussi, bien qu'étant surtout connue pour ses conquêtes : elle pro-

fesse que, pour bien connaître un homme célèbre, il faut devenir sa maîtresse, ce qui advient avec Chateaubriand, Sainte-Beuve, Béranger, un ministre anglais, un nobliau portugais...

La troisième est l'épouse de son fils Sigismond, Sophie, auteur de nombreux romans, essais, livres de souvenirs, livrets lyriques.

La dernière est Delphine dont nous avons brièvement évoqué la carrière littéraire.

Certes les belles-sœurs ne s'entendent guère et les cousines sont brouillées, mais elles forment un intéressant quatuor auquel il n'est pas interdit de rendre hommage à travers la plus connue, en l'occurrence Delphine

Enfin Delphine Gay, comme sa mère Sophie, entretient des relations étroites avec toute une série de personnalités qui appartiennent au cercle des hôtes célèbres de la station d'Aix-en-Savoie : Madame de Staël, la reine Hortense, Lamartine, Balzac, Dumas sont les plus connus. C'est chez Sophie Gay que Germaine de Staël rend son dernier soupir le 14 juillet 1817 ; la reine Hortense reçoit Sophie et Delphine à Rome, puis au château d'Arenenberg en 1827 ; une fidèle amitié n'a cessé d'unir Alphonse de Lamartine à la mère et la fille ; Honoré de Balzac colla-



bore régulièrement à La Presse, et, en 1836, Delphine publie un roman intitulé *La Canne de Monsieur de Balzac*. Alexandre Dumas est l'un des piliers des salons de Sophie et de Delphine Gay...

Théophile Gautier la décrit ainsi dans son Histoire du Romantisme : *“Elle attirait les yeux par sa beauté blonde. Elle prenait naturellement la pose et le costume que lui donne le portrait si connu d’Hersent, robe blanche, écharpe bleue, longues spirales de cheveux d’or, bras replié et bout du doigt appuyé sur la joue dans l’attitude de l’attention admirative ; cette Muse avait toujours l’air d’écouter un Apollon. Lamartine et Victor Hugo étaient ses grands amis ; elle se tint en adoration devant leur génie jusqu’au dernier jour, et sa belle main pâle ne laissa tomber l’encensoir que glacée.”*

Ainsi, à défaut d’être aixoise ou d’être venue dans notre ville, Delphine Gay, par sa notoriété et sa carrière littéraire, a fait honneur à sa famille savoyarde, en particulier à son grand-père aixois Joseph et au cousin de son père, un autre Joseph Gay, maire d’Aix en 1790. Rendre hommage à sa mémoire est en définitive moins choquant que l’ingratitude de Paris, où elle a vécu la majeure partie de son existence, lui consacrant de 1836 à 1848 dans La Presse un feuilleton hebdomadaire, véritable chronique de la vie de la capitale sous Louis-Philippe. Le paradoxe est qu’il y ait un chemin Delphine Gay à Aix alors qu’aucune rue parisienne ne porte son nom, pas plus que celui de son mari, Emile de Girardin, créateur de la presse moderne !

Jean FRANÇON

NOTE

(1) Le département de la Roër était l’un des départements français sous le premier Empire, chef lieu Aix-la-Chapelle. (NDLR)

REMERCIEMENTS

Nous remercions Geneviève Frieh-Giraud, Joël Lagrange et Jean-Pierre Mabilley pour leur aide précieuse dans la préparation et la rédaction de cet article.

BIBLIOGRAPHIE

Harsany (Z.E.) : *La vie à Aix-les-Bains sous la Révolution, le Consulat et l’Empire (1792-1815)*. Impr. Avenir, Aix-les-Bains, 1981.

Mabilley (J.P.) : *Sophie Gay (1776-1852), une femme de salon*. Manuscrit inédit, Morey Saint-Denis, 2001.

Madeleine-Perdrillat (M.) : *Une romancière du XIXe siècle, Sophie Gay*. Mémoire de maîtrise, Université Paris III, Année universitaire 1975-1976, texte dactylographié, 129 pages.

Malo (H.) : *Une muse et sa mère*. Emile-Paul frères éd., Paris, 1924.

Malo (H.) : *La gloire du Vicomte de Launay*. Emile-Paul frères éd., Paris, 1925.

Manecy (J.) : *Une famille de Savoie, celle de Delphine Gay*. Imp. Gérente, Aix-les-Bains, 1904.

Mouxy de Loche (J. de) : *Les notabilités d’Aix-les-Bains*. Imp. Gérente, Aix-les-Bains, 1901.

Archives Municipales d’Aix-les-Bains : Série 7S Fonds Gay.



Émile de Girardin

Dom Pedro II, EMPEREUR DU BRÉSIL

La vie mondaine d'Aix-les-Bains a été durablement marquée à la Belle Epoque par les trois séjours de Victoria, Reine d'Angleterre et Impératrice des Indes, en 1885, 1887 et 1890. Moins remarquable fut la venue, du 4 juin au 3 août 1888 de Dom Pedro II Alcantara, Empereur du Brésil et troisième personnalité impériale à visiter la station thermale.

Sans doute le Brésil apparaissait-il aux yeux des Européens de l'époque comme une lointaine thébaïde exotique et donc quelque peu folklorique. Quelque chose comme la Bordurie de Tintin. Il est certain que le règne de Pedro II eut forcément des connotations tropicales, mais son œuvre fut considérable : il réussit à fédérer les différentes composantes du Brésil, qui eut, sans cela, éclaté de même que l'Amérique espagnole. N'inspira-t-il pas d'ailleurs, dans les années 1860, la malheureuse aventure mexicaine de Maximilien de Habsbourg ?

Naissance du Brésil.

*Dom Pedro
en 1840
à 15 ans*

Colonie portugaise depuis le XVII^e siècle, cet immense territoire avait été vidé de son or et de ses diamants dès la fin du XVIII^e siècle par la couronne portugaise, et était désormais un pays de colons - planteurs éleveurs soucieux de leur autonomie économique. En 1807, le roi du Portugal Jean VI, descendant de ces Capétiens bourguignons qui créèrent le Portugal sur fond de Reconquista, fuit son pays avec 15.000 courtisans pour échapper à l'invasion de la péninsule ibérique par Napoléon I^{er}. Il fixe sa capitale à Rio de Janeiro, dès lors centre névralgique de la colonie brésilienne. Son fils Pedro I^{er}, en 1822, se rebelle contre les oukases de Lisbonne et se fait sacrer empereur du Brésil. Il demeure pour les Brésiliens d'au-

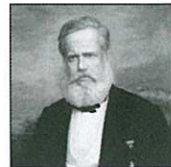
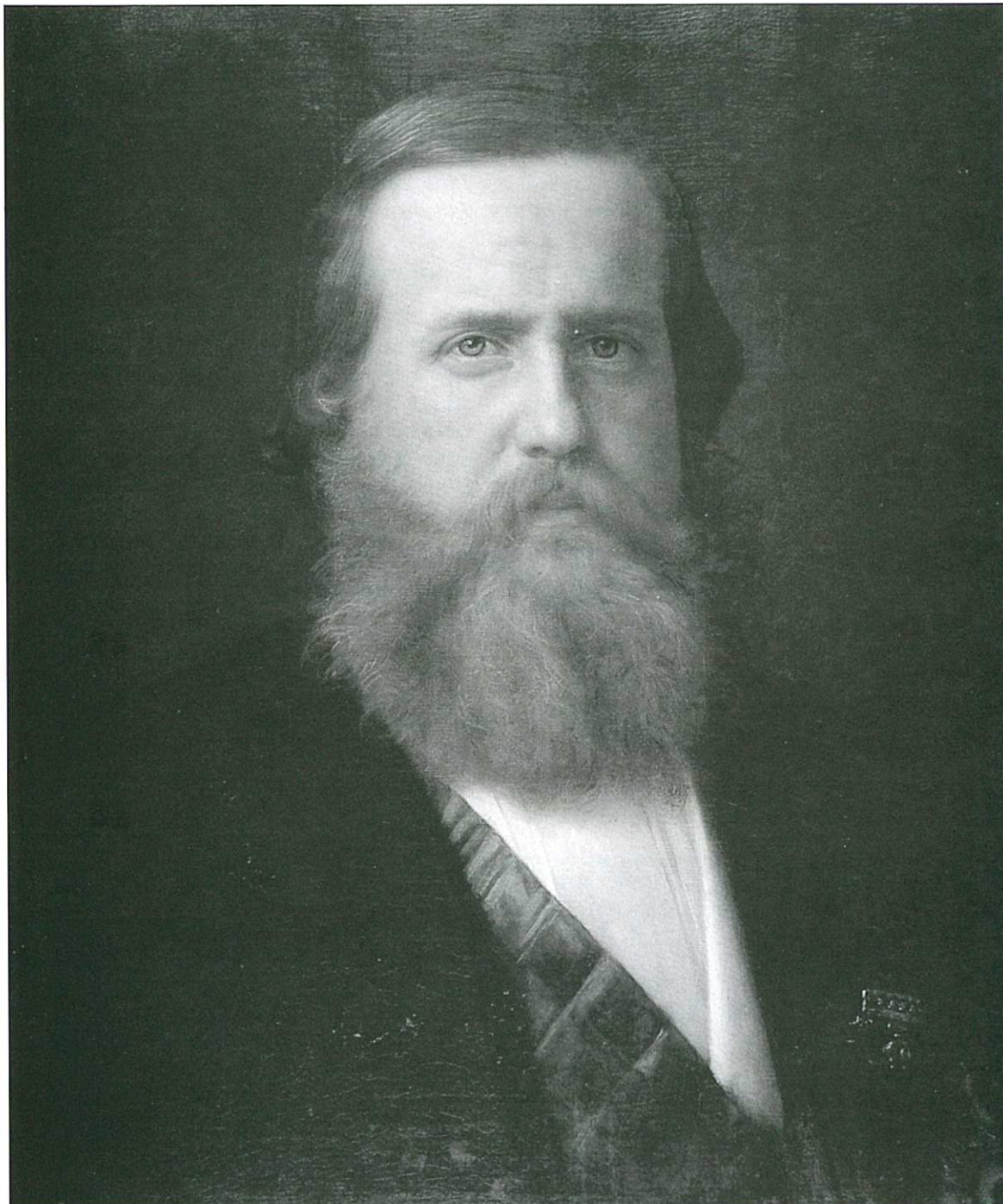


jourd'hui le "père" de l'indépendance.

Les planteurs seront souvent en conflit avec le pouvoir impérial qui cherche à abolir la traite des noirs. Pedro I^{er} réussit néanmoins à souder entre elles des régions aux intérêts parfois contradictoires, mais sera contraint en 1831 d'abdiquer en faveur de son fils Pedro II, alors âgé de 6 ans (né en 1825), placé sous la régence d'un extraordinaire homme d'Etat, José Bonifacio.

Le jeune empereur est déclaré majeur en 1840 à la suite de nouveaux soubresauts esclavagistes.

E m p e r e u r d u B r é s i l



*Dom Pedro II
en 1875*

Un règne de 49 ans.

Pedro II épouse en 1842 la princesse Teresa Cristina, fille du roi des Deux Siciles, de laquelle il aura quatre enfants, dont deux morts en bas âge.

Il va être un vrai souverain. Généreux,

désintéressé, il va s'efforcer de mettre son pays sur la voie du progrès, d'en faire un État moderne à l'image des grandes nations européennes : sous son règne est construite la première locomotive brésilienne, le téléphone et un réseau postal apparaissent, il inaugure même le premier câble sous-marin de communication inter-



continentale, et encourage une intensive immigration. Il va s'appliquer à un rôle réformateur, abolissant l'esclavage par paliers afin d'éviter de nouveaux incidents avec les planteurs. La traite des esclaves sera définitivement abolie en 1888 par sa fille Isabel, régente de l'Empire durant le séjour européen - et donc aixois - de son père.

Ceci déclenche en 1889 un putsch inspiré par des planteurs privés de leur main-d'œuvre gratuite, et l'avènement de la République. Pedro II prend alors le chemin de l'exil, et meurt en 1891 à Paris, à l'hôtel Bedford, presque dans l'anonymat.

Le faste impérial.

De son palais de San Cristovao à Rio, mais surtout de celui de Pétropolis, sur les hauteurs de Rio, ville fondée par son père, mais qu'il a lui-même développée, Pedro II correspond avec les plus grands savants et hommes de l'époque. De culture très francisante, très indigénophile, linguiste (il savait même le vieux russe et l'hébreu), mathématicien, philosophe, photographe, géographe, il est

membre de l'Académie des Sciences française. Il sera loué par Mistral, Claude Bernard, Gobineau, Victor Hugo, Wagner, Pasteur, Renan et autres grands esprits. Il va même être placé par Lamartine au-dessus de Frédéric II de Prusse : *"le Prince Philosophe dépasse le poète couronné de Potsdam."*

L'Empire tropical.

Le "siècle" de Pedro II fut romantique, puis positiviste, très couleur locale aussi, car l'empereur était attaché à l'indianisme artistique et au créolisme politique. Dans son palais de Petropolis couleur vieux rose et blanc, devenu aujourd'hui musée impérial, Pedro II assis sur son trône de cèdre, couronné de bijoux et de diamants locaux, sa barbe sur sa cape en plumes de toucan, décerne l'Ordre de la Rose.

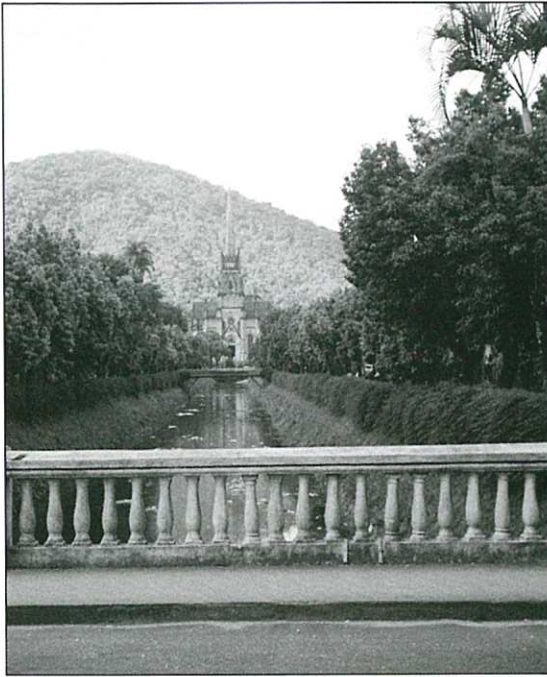
Grand amateur de plantes, son parc était une vraie forêt vierge miniature, avec des arbres amazoniens et d'autres importés des quatre coins du globe.

N'a-t-il pas aussi créé à Rio le jardin botanique et la réserve forestière de Tijuca,



Le palais impérial de Petropolis

Empereur du Brésil



véritable forêt tropicale et plus important parc naturel urbain du monde ? À Petropolis, le palais impérial et la cathédrale sont entourés, sur un plan à damiers, d'extravagants chalets suisses et villas normandes ou néo-lusitaniennes, avec tonnelles, terrasses et tourelles.

Pour avoir visité la ville à deux reprises, on peut dire qu'elle est le lieu de mémoire essentiel de l'histoire brésilienne, et les présidents de la République y conservent une résidence où ils font de fréquents séjours.



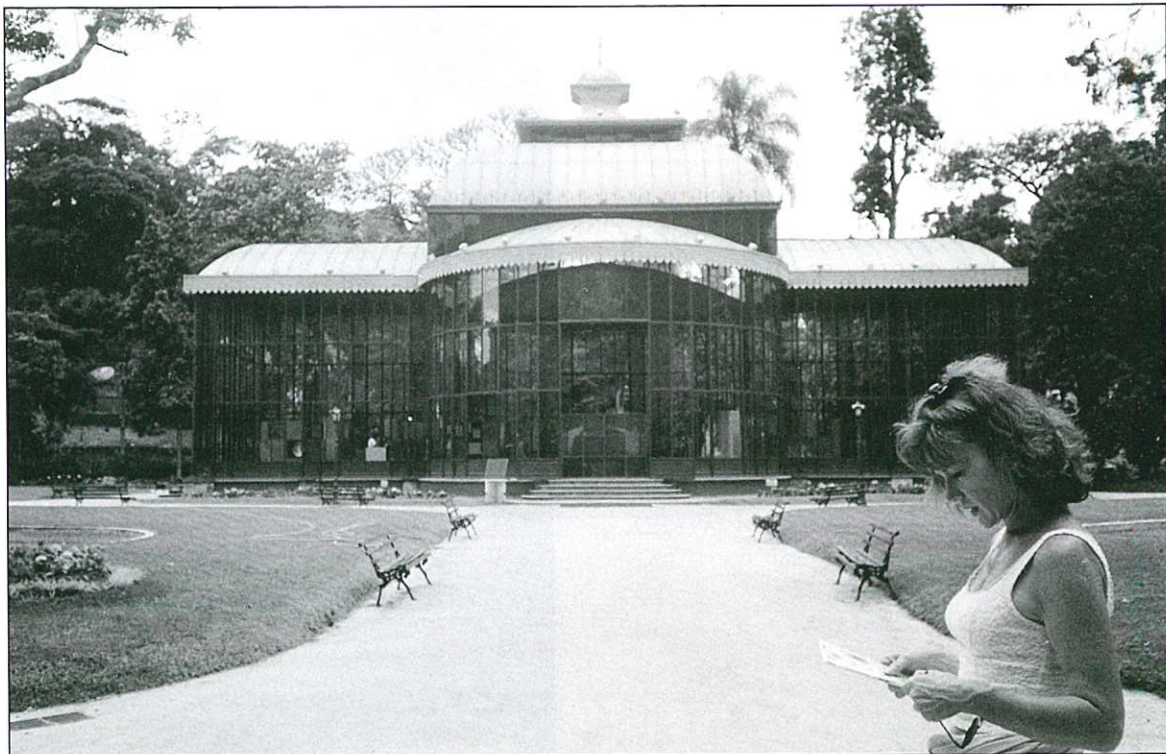
Le séjour européen de Pedro II

La venue de Pedro II en Europe, en 1887-1888, et son séjour aixois de l'été 1888, sont décrits avec force détails par le Dr François Françon dans son ouvrage "D'Aix-en-Savoie à Aixilia", ouvrage auquel nous vous renvoyons.

En février 1887, l'empereur, dont la santé est chancelante, embarque pour l'Europe afin de se soigner. Après Lisbonne, il se rend à Paris, Bruxelles et passe l'hiver à Cannes. Au printemps 1888, il visite l'Italie, puis arrive à Aix le 4 juin, avec son épouse et son entourage. Il réside à l'hôtel Splendid, ouvert depuis quatre ans, et y occupe... tout le premier étage, soit vingt-huit pièces !

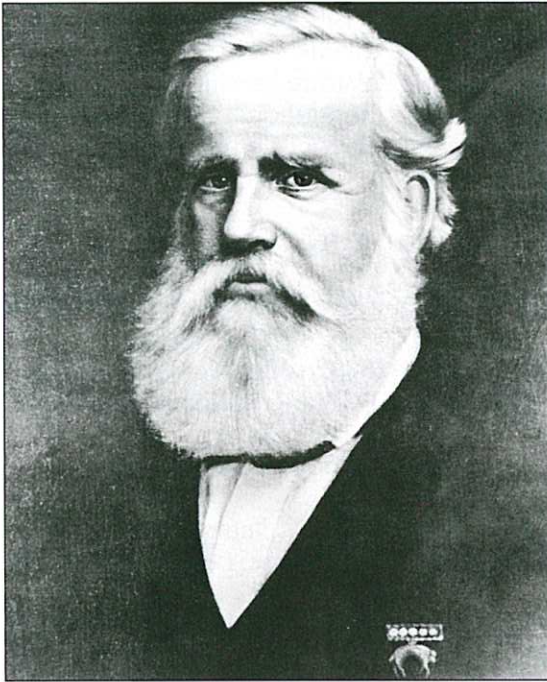
Perspective sur la cathédrale de Petropolis

Son séjour est vraiment thérapeutique ; il est le patient du professeur Charcot et du



Le palais de cristal, à Petropolis

Dom Pedro II



Dom Pedro
en 1887

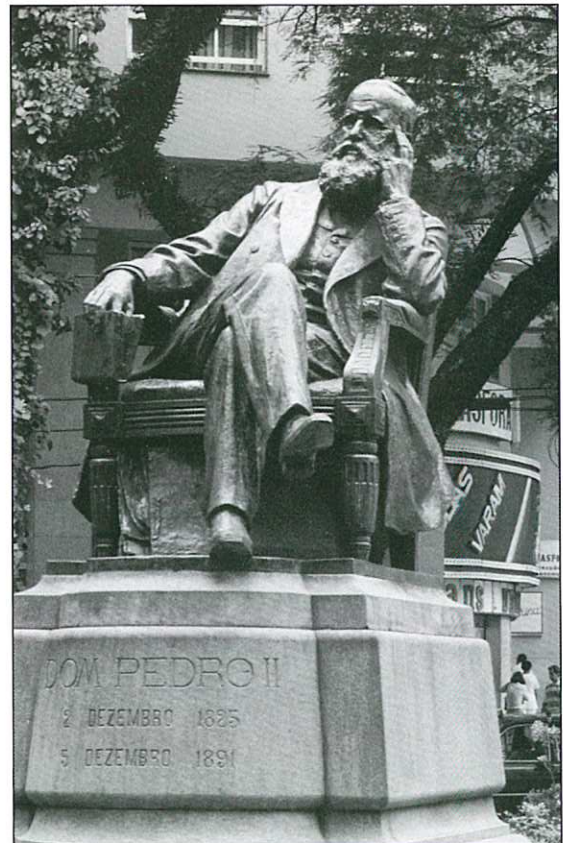
Dr Françon. La saison de l'Empereur est rythmée par de nombreux spectacles et festivités, avec en exergue, le 19 juillet, la visite du Président de la République française, Sadi Carnot, alors en tournée dans la région. L'on imagine facilement l'émoi que cela a pu créer dans la cité thermale.

L'impératrice quitte Aix le 1^{er} août, suivie deux jours plus tard par l'empereur, afin d'embarquer à Bordeaux pour le Brésil. Il en sera exilé un an plus tard pour un séjour français désormais définitif.

Il est à noter que le bannissement de la famille impériale sera reconsidéré par la République brésilienne en 1921, et les restes de l'Empereur et de son épouse seront rapatriés depuis Lisbonne pour être déposés en la cathédrale de Petropolis.

André LIATARD.

Statue de
bronze sur la
Grande Place
de Petropolis



Ellen Willmott (1858-1934)

UNE GRANDE BOTANISTE À TRESSERVE

En tant qu'élue de Tresserve, je savais que la Mairie avait longtemps appartenu à une certaine Miss Ellen Willmott, mais hormis quelques gravures, je ne savais rien d'elle et les quelques investigations que j'avais pu faire étaient restées infructueuses.

En 1998, une Anglaise demeurant à Tresserve m'adressa un article paru dans le magazine *"The English Garden"* (l'équivalent de *"L'ami des jardins"*), sous le titre : *"Ellen Willmott, un caractère de feu..."* J'y découvris des choses étonnantes.

Coïncidence, en même temps, un Anglais demeurant à Aix-les-Bains, Monsieur King, me procura la biographie



d'Ellen Willmott par Audrey Le Lièvre, parue en 1980. Qu'il soit ici remercié car ce livre a servi de fil conducteur à mes recherches.

Dans cette histoire, je suis allée de surprise en surprise. D'abord, au lieu de l'image relativement convenue de la riche Lady Anglaise à laquelle je m'attendais, j'ai rencontré une personnalité, qui n'était d'ailleurs pas une lady, mais dont la renommée au début de ce siècle fut, nous le verrons, internationale.

Mais surtout, j'ai rencontré un personnage. Quelqu'un qui, toute sa vie, a vécu une passion pour les plantes au point d'y consacrer tout son temps et pratiquement toute sa fortune, laquelle était considérable. Quelqu'un qui était prêt à tout pour aller au bout de ses convictions et qui tenait en piètre estime ceux qui ne les partageaient pas. J'ai rencontré la personne la plus extravagante, la plus impatiente, la plus brillante, pleine de spontanéité et de gaieté et en même temps, la plus exaspérante, la plus intolérante et parfaitement insupportable : Miss Ellen Willmott.

La conception anglaise du jardin

Il faut se replonger dans le contexte de l'époque et de la véritable révolution qui s'était opérée en Angleterre dès la fin du XVIIIe siècle en matière de paysage et de jardins.

Ellen Willmott

Jusqu'au milieu de ce XVIII^e siècle, on considérait que l'on avait atteint une apogée en matière de jardins. Le Notre et Mansard régnaient en maîtres.

Le triomphe des perspectives géométriques, les parterres de buis bien taillés. S'il y avait des fleurs, c'étaient généralement des couleurs vives cultivées en serres et disposées, en pots enterrés, dans les massifs dès que le temps le permettait. En bref, la nature était asservie aux désirs de l'homme. C'était le Jardin de la Raison.

Avec la période baroque, les choses commencèrent à évoluer. Nous étions à la fin du XVIII^e siècle. La Révolution approchait et à l'aune de ce qui se passait dans l'art des jardins, l'on peut ainsi mesurer la fracture profonde qui s'opérait. C'est en Angleterre au XIX^e siècle, essentiellement avec John Loudon et William Robinson, que s'élaborèrent les canons de ce qu'il est convenu d'appeler le Jardin de la Sensibilité. Au diable cordeaux et compas, il n'était plus question que d'imiter la nature en la magnifiant. Lignes courbes, vallonnements, rocailles. L'homme ne doit plus dominer la Nature, mais se sentir en harmonie avec elle. La nature doit susciter les émotions. Puisqu'il faut imiter la nature, plus question de plantes exotiques, mais retour aux vivaces qui, pour peu qu'elles soient plantées dans de bonnes conditions vont croître et se multiplier. A tout cela il ne manquait que la couleur et c'est Gertrude Jekyll, magicienne des formes et des couleurs, qui complétera le tableau.

Le succès de cette nouvelle conception du jardin est immédiat, pour deux raisons principales : d'une part la révolution industrielle est en marche et les bouleversements qu'elle engendre provoquent une angoisse certaine, d'où le besoin d'un retour à la nature. En Angleterre où les bouleversements sont alors les plus flagrants, le "*Arts and Crafts movement*" regroupe un grand nombre d'architectes, d'artisans et de paysagistes. D'autre part ce nouveau type de jardin est accessible à toutes les classes sociales, puisqu'il n'exige pas de grandes surfaces et s'avère peu onéreux, les plantes vivaces, une fois plantées, se reproduisant d'elles-mêmes.

C'est ainsi que l'Angleterre tout entière,

toutes classes sociales confondues, se prit de passion pour ses jardins.

Et notre Ellen et sa famille n'échappèrent pas à la règle...

La famille Willmott

Ellen naît en 1858, à Londres dans une famille bourgeoise. Son grand-père paternel est un apothicaire reconnu, du côté maternel, on trouve de riches négociants. Mais c'est son père, Frédéric Willmott, qui assure l'ascension sociale de la famille en devenant rapidement un brillant avocat doublé d'un financier hors-pair. Ses spéculations, notamment dans les chemins de fer d'Amérique du Sud, s'avèrent très fructueuses.



Deux sœurs, Rose et Ada, naissent en 1861 et 1864. Les trois jeunes filles reçoivent une éducation traditionnelle dans une des meilleures écoles catholiques. La famille maternelle est très pratiquante. La marraine d'Ellen, la Comtesse Tasker, est très riche mais aussi très pieuse, au point d'avoir été anoblie par le Pape Pie XI...

En 1872, la petite Ada meurt de la diphtérie à l'âge de 8 ans, plongeant la famille dans une profonde affliction.



Warley Place

Frédéric Willmott décide de quitter le climat londonien pour un environnement plus sain. Il achète Warley Place, un beau domaine de 13 hectares dans l'Essex, au Nord-Ouest de Londres. La propriété restera dans la famille pendant 60 ans.

effrénée. Ellen montre déjà de solides prédispositions pour l'aspect botanique du jardinage, tandis que Rose a le sens des formes et des couleurs. D'année en année, le parc s'enrichira d'une profusion de couleurs et de variétés qui leur vaudront bientôt de belles récompenses aux expositions, que toutes trois fréquentent assidûment.



Warley Place

Ellen et Rose ont alors 14 et 17 ans. En compagnie de leur mère, elles vont se passionner pour ce parc dont l'architecture générale leur plaît d'emblée. Au centre, une élégante bâtisse début XIXe en brique devant laquelle une grande pelouse descend en pente douce vers un étang. Derrière la maison, un jardin clos de vieux murs, au-delà desquels se trouve un autre vieil étang dont les rives se couvrent de jonquilles au printemps. De très beaux arbres, et un verger complètent ce parc dont les deux entrées sont flanquées de petits pavillons. Une ferme attenante au domaine fournit le lait, les œufs, légumes et volailles pour la maisonnée.

Dès l'automne 1872, les trois femmes se lancent dans une campagne de plantations

Ellen prend de plus en plus conscience de son véritable "don" de comprendre les plantes. Elle montre des dispositions étonnantes pour trouver les meilleures conditions de sol, de climat, d'exposition, suivant les variétés. Plus la tâche semble ardue, plus elle s'y intéresse.

Les Willmott reçoivent régulièrement la visite de Henri Correvon, conservateur du jardin alpin d'Acclimatation de Genève. Depuis quelques années, Ellen a envie d'un jardin alpin dans le parc. Depuis son enfance, sa riche marraine lui donne une somme conséquente en guise de cadeau d'anniversaire. Dès qu'elle obtient l'autorisation de son père, elle se lance dans les travaux. Elle redessine le paysage, créant une vallée miniature, des rochers abrupts,

un torrent enjambé par un petit pont de pierre flanqué d'une grotte et, plus bas, juste avant l'étang, un petit moulin à eau. Le tout est planté d'une végétation alpine qui, enrichie au fil des années, deviendra une collection unique connue du monde entier.

La découverte des eaux d'Aix

Dès les années 80, l'état de santé de Mrs Willmott devient préoccupant. Perclue de rhumatismes, elle ne peut plus guère aider ses filles au jardin. On décide alors d'aller prendre les eaux et le snobisme de Frédéric Willmott les conduit tout naturellement à Aix-les-Bains où de nombreux Anglais se retrouvent. On sait que la reine Victoria elle-même y aura ses habitudes.

Chaque année, après un périple en Belgique, Hollande, Allemagne ou Italie, ou sur la Riviera, les Willmott et leurs filles prennent l'habitude de séjourner à Aix au mois de septembre. Ils descendent à l'Hôtel de l'Europe, le même hôtel que la Reine. Nul doute que les Willmott aient été grisés d'approcher ainsi de manière plus infor-

melle les personnages éminents de la Cour, dans cette société victorienne où toutes les relations étaient si strictement codifiées...

Ils retrouvent des amis et, en particulier Lady Whalley, dans ce si pittoresque village de Tresserve qui est un des buts de promenade favoris.

Les jeunes filles lisent les romans gothiques, qui font fureur à l'époque. Walpole, Ann Radcliffe ou Mary Shelley content des aventures mystérieuses dans un cadre de montagnes, de lacs, de torrents et de forêts profondes qui ressemble fort à la Savoie...

L'installation à Tresserve

En 1889, les deux sœurs viennent pour la première fois seules à Aix. Coïncidence : à Tresserve une maison est à vendre. Autre coïncidence, la bonne et pieuse marraine vient de fermer les yeux en laissant à Ellen l'essentiel de sa considérable fortune. Elle achète sans hésiter.

Même si on l'appelle pompeusement le "Château", ce n'est pas la plus grande propriété du Village. Il y a celle de Lord Bellingham. Ils deviendront très amis. Lord



*L'actuelle
mairie de
Tresserve.*



Bellingham est lui aussi "fou" de jardins et c'est Gertrude Jekyll qui va dessiner le parc de la propriété quelques années plus tard.

Au château, sous la houlette de l'architecte Jules Pin, les travaux sont menés tambour battant et sans lésiner, comme toujours lorsqu'Ellen entreprend quelque chose.

Dans le parc, elle fait construire un mur de soutènement et un double escalier de pierre qui conduit au jardin inférieur où elle installe au fil des années un enchevêtrement d'allées se déployant au milieu de très beaux arbres.

La partie pentue, au sud du jardin, est traitée en jardin alpin, avec une rocaille dans laquelle se faufile une des innombrables sources du village, au milieu des fougères et des rhododendrons. Ellen a un compte ouvert au Jardin Alpin de Genève, qui lui envoie tout sujet digne d'intérêt pour Tresserve ou pour Warley Place.

Devant la façade principale, au-delà des châtaigniers, vers le sud, plusieurs pergolas se couvrent bientôt de roses de toutes les couleurs. Car ce sont bien les roses qui seront les fleurs d'élection de ce jardin, même si une quantité impressionnante de bulbes (200 kg pour la seule année 1891) sera aussi mise en place.

Ainsi, derrière les hauts murs qui longent la route et qui ont maintenant disparu, un décor de rêve prend forme, grâce aux efforts inlassables de Claude Meunier, un Tresservien qui demeurera son jardinier pendant trente ans. Il faut dire que l'essentiel des habitants du village, 650 à

l'époque, est constitué d'agriculteurs et de maraîchers qui vont vendre leur production au marché d'Aix avec leur baladeuse. Autant dire qu'à Tresserve, on naît avec la "main verte", Miss Willmott n'a donc eu que l'embarras du choix !

Si le jardin est vraiment son domaine, c'est sa sœur Rose qui choisit le mobilier, essentiellement XVIIIe, qui meuble le château.

Rose épouse Robert Berkeley et entre ainsi dans l'aristocratie. C'est la consécration pour Frédéric Willmott : il met toute son énergie pour préparer les festivités à Warley Place et n'a guère le temps de s'occuper des excentricités de sa fille aînée... Il s'éteint d'ailleurs un an plus tard. Commence alors pour Ellen une période d'activités frénétiques : elle commande un coûteux équipement pour tourner le bois et l'ivoire, avec lequel elle fait bientôt merveille. Elle commence également une collection d'outils de charpentiers qu'elle fait venir du monde entier... Elle fait installer une chambre noire et commence à photographier le domaine en toutes saisons.

*L'actuelle
mairie de
Tresserve.*



*Ramassage du
foin à
Tresserve à la
fin du XIXe
siècle.*

C'est à elle que nous devons les clichés de Warley. Elle publie même un recueil de ces photos "*Warley au printemps et en été*".

La botaniste

En 1894, deux ans après Tresserve, Ellen Willmott entre à la Royal Horticulture Society, véritable conservatoire des jardins. Elle a alors 35 ans et depuis quelques années se passionne pour l'hybridation des jonquilles. Ses travaux commencent à être reconnus. Peu à peu se met en place une collaboration avec les meilleurs botanistes et pépiniéristes de l'époque, parmi lesquels Henri de Vilmorin, qui passe un mois entier à Warley en 1906.

Elle connaît son jardin jusqu'au dernier bulbe et, se promenant dans les allées, perçoit la réussite ou l'échec de chaque plant ; elle note tout sur son légendaire calepin, imagine les solutions possibles pour améliorer telle variété, ou bien élimine telle autre, tout simplement.

Sa réputation s'accroît et, de 1900 à 1907, elle reçoit un nombre considérable de récompenses pour ses créations : narcisses, tulipes ou jacinthes, souvent nommées "*Mrs Berkeley*", "*Warley Magna*", ou même "*Ada*", une petite jonquille du nom de sa jeune sœur trop tôt disparue.

L'hybridation initiale se fait à Warley et, si le sujet le mérite, il est présenté à l'exposition. S'il obtient une récompense, les pépiniéristes le mettent en culture en nombre et le commercialisent. Progressivement, la renommée de Miss Willmott devient internationale. On imagine le profit qu'elle aurait pu tirer si elle s'était montrée un tant soit peu femme d'affaires...

Le jardin alpin est aussi l'objet de toutes ses attentions... au point qu'en 1894 elle débauche Jacob Maurer du Jardin Alpin de Genève, et l'engage pour son usage exclusif à Warley où il s'installe avec femme et enfants.

Warley devient une organisation de plus en plus complexe, tant pour l'entretien que pour l'administration. En 1902, Ellen fait l'acquisition d'une presse à imprimer, afin de diffuser ses impressionnantes listes de plants et de bulbes à ses amis mais aussi à

tous les jardins botaniques du monde, de Harvard à Tachkent, qui lui adressent en échange de nouvelles graines pour ses expériences.

Elle collabore étroitement à "*The Garden*", magazine créé par William Robinson en compagnie de Gertrude Jekyll.



Gertrude Jekyll, l'art des couleurs

Cette botaniste anglaise célèbre a une formation de peintre, mais sa mauvaise vue l'a contrainte à abandonner la peinture au profit des jardins. D'un caractère certainement plus souple qu'Ellen Willmott, et d'un tempérament plus équilibré, elle connaît à partir de 1890 une renommée considérable qui ne se démentira plus jusqu'à nos jours. Souvent en compagnie de l'architecte Edwin Lutyens, pour lequel maison et jardin forment un tout, elle dessine un nombre considérable de jardins. Elle a consigné l'ensemble de son œuvre dans un certain nombre d'ouvrages qui sont encore aujourd'hui une référence.

Pour Gertrude Jekyll, un jardin doit être traité comme une œuvre d'art qui évolue au cours de l'année. L'hiver, il se réduit à sa

Gertrude Jekyll



plus simple expression, mais c'est essentiellement sa charpente qui doit être agréable à l'œil. A partir du printemps, jusqu'à l'automne, les périodes de floraison doivent se succéder harmonieusement, sans temps mort. Elle n'introduit pratiquement pas de plantes annuelles, préférant les arbustes à fleurs, les buissons, les bulbes, les roses et les vivaces. Amie de Monet, elle privilégie les harmonies de couleurs et les camaïeux.



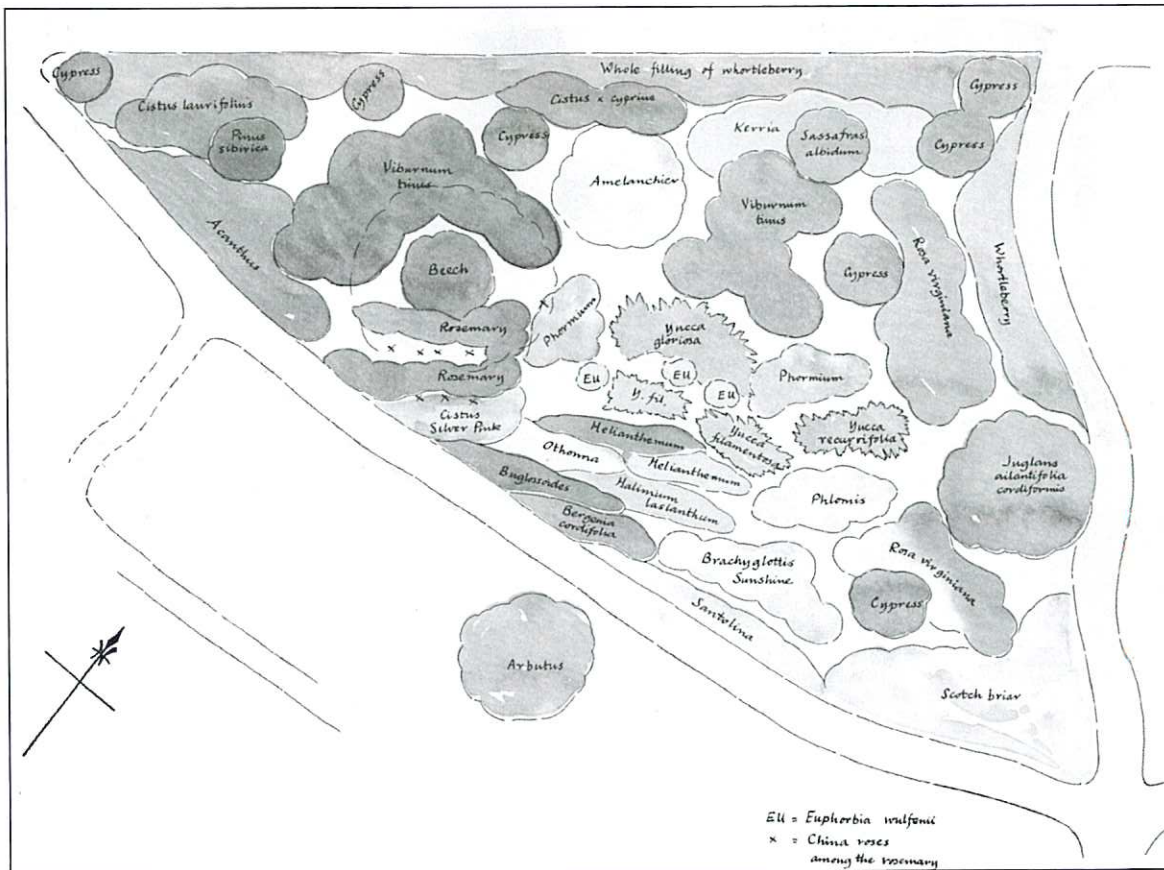
médaille d'Honneur de la Royal Horticulture Society, distinction prestigieuse, mais seule Jekyll est là pour la recevoir... Ce 26 Octobre 1897 Ellen Willmott est à Tresserve et ne juge pas nécessaire de se déplacer...

Les grandes heures de Warley Place

Gertrude Jekyll

Ellen Willmott et Gertrude Jekyll collaborent efficacement. Si Gertrude Jekyll se considère elle-même comme une artiste, elle déclare qu'Ellen Willmott est "le plus grand jardinier vivant". Elle lui conservera jusqu'à sa mort, en 1932, une amitié et une reconnaissance indéfectibles. Elles reçoivent conjointement en 1897 la

En mai 1898, Mrs Willmott meurt à son tour. Rose habite avec son mari et ses enfants la propriété de la famille Berkeley, Spechley. Ellen est donc maintenant seul maître à bord à Warley et possède désormais une confortable fortune. Les extravagances n'auront plus de



Dessin d'un jardin par Gertrude Jekyll

E l l e n W i l l m o t t

*Les jardiniers
de Warley
Place*



*Le personnel
de maison de
Warley Place*



*Les serres de
Warley Place*





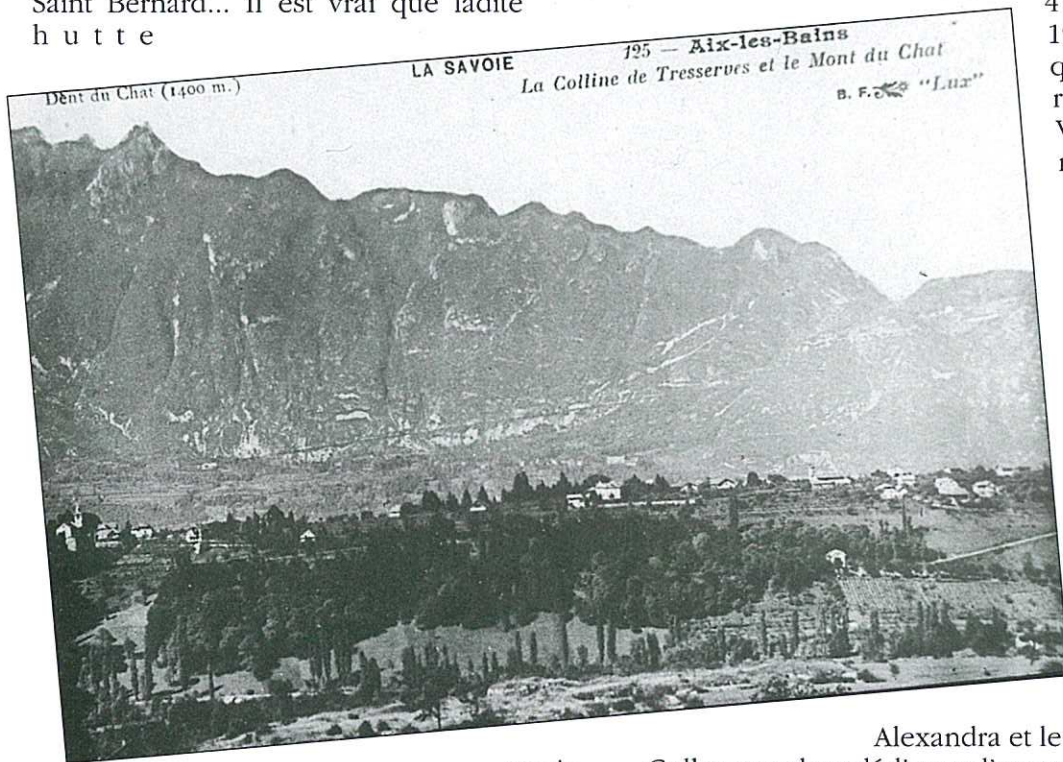
limites. Le nombre des jardiniers de Warley passe de 13 à 104, avec une hiérarchie compliquée. On travaille douze heures par jour, six jours sur sept. Les salaires ne sont pas élevés, mais les logements sont décentes et les familles bien traitées. Ellen dessine un uniforme : canotier à bande verte, cravate verte et tablier bleu marine.

Elle crée un jardin d'eau sur l'un des étangs, au bord duquel elle fait reconstruire une hutte rapportée à grands frais de Bourg-Saint Pierre, près du col du Grand Saint Bernard... Il est vrai que ladite

tenir le parc, mais aussi emballer les plantes que l'on expédie, réceptionner celle qui arrivent, entretenir les outils, prendre soin des serres d'orchidées, de palmiers, des chassiss et de leur système de chauffage compliqué, entrer et sortir les bacs de camélias, d'orangers ou les agaves, plante qu'elle affectionne particulièrement.

Ellen Willmott considère qu'elle a une tâche importante à accomplir. Le point culminant est atteint le

4 juillet 1909, lorsqu'elle reçoit à Warley la reine



avait abrité pour une nuit l'Empereur Napoléon en route pour la Campagne d'Italie ! Elle a toujours voué une admiration sans bornes à l'Empereur sur lequel elle une importante documentation.

Elle modifie le système d'irrigation du domaine, notamment pour augmenter le débit du torrent du jardin alpin, mais aussi pour alimenter les serres. Elle engage un ingénieur hydraulicien...

Dans la maison aussi, le personnel s'accroît. Certes, Ellen vit seule, mais elle reçoit en permanence des visiteurs français, allemands ou hollandais, désireux d'améliorer leurs connaissances.

Le domaine est une ruche. Il faut entre-

Alexandra et le prince de Galles pour leur dédicacer l'ouvrage qu'elle considère comme la grande œuvre de sa vie "*The Genus Rosa*".

La vie à Tresserve

C'est à Tresserve qu'Ellen Willmott expérimente l'essentiel de ses hybridations de roses. Elle y arrive vers le 15 mai. Claude Meunier a soigneusement préparé le jardin. Une habitante du village se souvient des voitures à cheval qui rapportaient les orangers des serres de Chambéry.

Gasparine, sœur de Claude Meunier, qui assure l'intendance, appelle la fille de l'institutrice à la rescousse pour préparer fébri-



*Le "château"
de Tresserve,
au temps
d'Ellen
Willmott.*

lement la maison.

Ellen amène avec elle son fidèle majordome Robinson et quelques femmes de chambre. Si nécessaire on recrute du personnel sur place, et quelquefois ce personnel part pour Warley. Ainsi le jeune Numa Blanc, fils du boucher de Tresserve,

exerça pendant un an les fonctions de valet de pied à Warley.

Les retrouvailles sont chaleureuses. La fine silhouette vêtue de noir "sans prétention" est familière dans le village. Ce train de maison simplifié et plutôt informel la repose de l'énorme machine qu'est devenu



Warley.

Tôt levée, elle passe une grande partie de la journée au jardin où, nantie de son inséparable calepin, comme à Warley, elle note l'évolution de ses roses, les modifications à apporter quant à l'exposition, la forme des fleurs, la hauteur, le feuillage, la vigueur, la résistance aux maladies. La soirée est consacrée à la volumineuse correspondance avec les botanistes du monde entier.

Elle reçoit également beaucoup. Canon Ellacombe, membre éminent de la Royal Horticulture Society, nous apporte ce témoignage : *"L'endroit est un enchantement. Sa situation sur une petite colline entre les montagnes et le lac du Bourget en fait un site idéal pour le jardin. Le jardin est entrelacé de longues allées ombragées. Une merveilleuse abondance de fleurs s'épanouit généreusement grâce au sol et au climat. Nous sommes arrivés à temps pour la splendide collection d'iris. Il y a aussi une grande variété de roses mais nous étions un peu en avance sur la pleine floraison. Avec la collection de Maurice de Vilmorin, c'est la plus vaste collection de roses qu'il m'ait été donné de voir"*.

A titre indicatif, on comptera jusqu'à 11.000 rosiers. Lorsque l'on sait que la roseraie de Bagatelle, à Paris, n'en comporte que 9.000, on peut rêver...

Miss Willmott participe à la vie du village. Elle a sa chaise à l'église et chaque année, le jour de la Fête-Dieu, elle fait édifier un reposoir monumental recouvert de dentelles devant la maison, garni d'une profusion de vases de roses. Un tapis est disposé devant.

Ce jour-là, tout le village est convié au "Château". On entre dans le hall par la grosse porte en chêne, le long de la rue et on se promène à loisir dans le parc. A chaque enfant, l'hôtesse offre un livre.

Un troisième jardin sur la Riviera

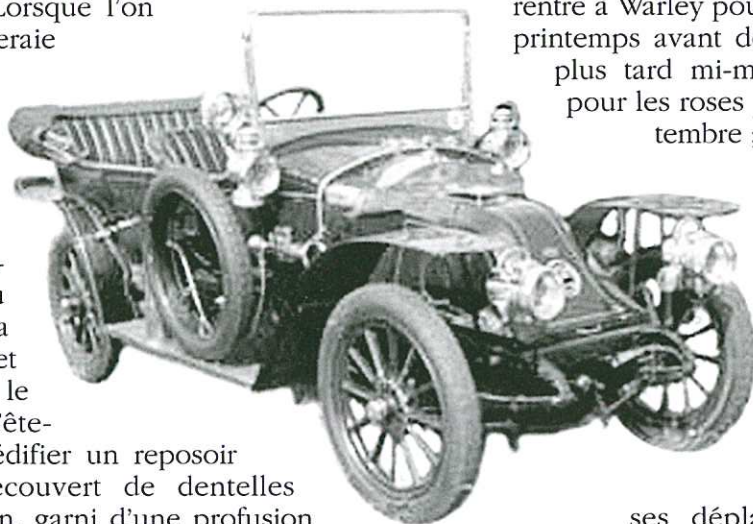
De temps à autre, Miss Willmott rend visite à Sir Thomas et Mrs Hanbury, dans leur superbe propriété entre Menton et Vintimille, La Mortola. Là, une végétation méditerranéenne exubérante se déploie dans le jardin en terrasse qui surplombe la mer... Ellen Willmott ne peut résister ; en 1905, elle achète la propriété de Boccanegra ; elle engage immédiatement un jardinier et, tout comme à Tresserve 15 ans plus tôt, entreprend aussitôt d'énormes travaux de refonte du parc, accompagnés de titanesques travaux d'irrigation pour exploiter la moindre goutte de pluie ; une profusion de figuiers, palmiers, cocotiers, orangers, viendront rejoindre les nombreux oliviers du parc .

Avec les trois propriétés, l'emploi du temps se complique, d'autant plus qu'il faut arriver à temps pour chaque floraison. Début janvier, c'est Boccanegra et la première floraison de bulbes. Si la saison, en Angleterre est tardive, elle peut même s'attarder jusqu'à la récolte des olives. Puis elle rentre à Warley pour les bulbes de printemps avant de se rendre au plus tard mi-mai à Tresserve pour les roses jusqu'à fin septembre ; un petit tour à

Boccanegra pour prolonger la belle saison jusqu'à fin octobre et enfin retour à Warley jusqu'à la fin de l'année !

Pour faciliter ses déplacements, elle fait l'acquisition à Vintimille d'une automobile (une Charron) conduite par un gigantesque chauffeur noir originaire du Mozambique, Monsieur Frédéric... Effet garanti en 1906, à l'arrivée à Tresserve.

Les dépenses se multiplient aussi ; lors de ses séjours à "La Mortola", Sir Thomas



Une automobile Charron, semblable à celle de Miss Willmott.

Hanbury parle à Ellen Willmott de ses vingt années passées en Chine et des plantes extraordinaires que l'on trouve notamment dans les vallées sauvages de Chine occidentale.

Il n'en faut pas plus pour la convaincre de contribuer à financer, en compagnie de Maurice de Vilmorin, une expédition supervisée par le Professeur Sargent de l'Université de Harvard, aux Etats-Unis.

De 1907 à 1909, une profusion de graines et de bulbes inconnus arrivent à Warley, où il sont testés aux fins d'une mise en culture éventuelle. Miss Willmott a une règle d'or : imiter la nature en la magnifiant. Toute plante, même provenant des contrées les plus reculées doit, pour être



Genus Rosa

prise en considération, être apte à se développer et se multiplier sans difficultés. Pas question de plantes exotiques capricieuses qui requièrent des soins infinis pour mourir aux premières gelées...

Elle est en étroite relation avec les spécialistes du jardin botanique de Kew Gardens pour faire pousser des sujets extrêmement difficiles et pour identifier ses trouvailles.

Les années difficiles

A l'automne 1907, c'est le drame : une chandelle oubliée à l'étage des domestiques met le feu au château. En peu de temps la maison est réduite en cendres. Elle n'était pas assurée. La reconstruction exige tant de temps et d'énergie que l'on craint pour la santé de sa propriétaire. D'autant plus qu'à ces soucis s'ajoutent d'autres, d'ordre financier...

Rose parcourt la France entière pour remeubler la maison. La cheminée du hall d'entrée vient du château de Chinon tandis que les stalles sculptées de la pièce adjacente proviennent de l'abbaye d'Abondance. On profite de la reconstruction pour installer une salle de bains à l'étage.

L'incendie de Tresserve marque le début d'une ère nouvelle pour Ellen Willmott. L'entretien des trois maisons coûte fort cher et les dépenses de reconstruction sont considérables. Les factures de l'aménagement de Boccanegra restent en souffrance. Elle se brouille avec ses fournisseurs... Premiers emprunts, premières hypothèques, premières procédures... Ses amis tentent de l'aider. En 1910, elle devient membre du jury de la grande Exposition de Haarlem (Pays-Bas). Simultanément, elle publie, à compte d'auteur, le premier tome de son œuvre majeure "*The Genus Rosa*" (2e tome en 1914), qui regroupe l'ensemble de ses observations sur l'hybridation des roses. Mais le livre ne connaît pas le succès escompté. Certes Ellen Willmott connaît les travaux de Linné et de Mendel (Membre de la Linnean Society) mais elle les a mal assimilés. Déjà précédemment, les botanistes de Kew Gardens ont tenté de lui confier un travail de pure botanique, mais le projet a tourné court. Tout cela est trop théorique pour elle. Le meilleur d'elle-même, c'est sur le terrain qu'elle le donne, et non dans des publications scientifiques. Là encore, elle perd beaucoup d'argent.

En 1911, elle doit se résoudre à licencier du personnel... Une fois encore ses amis tentent de l'aider. En 1912, à l'instigation du Maurice de Vilmorin, la Société d'Acclimatation, équivalent Royal

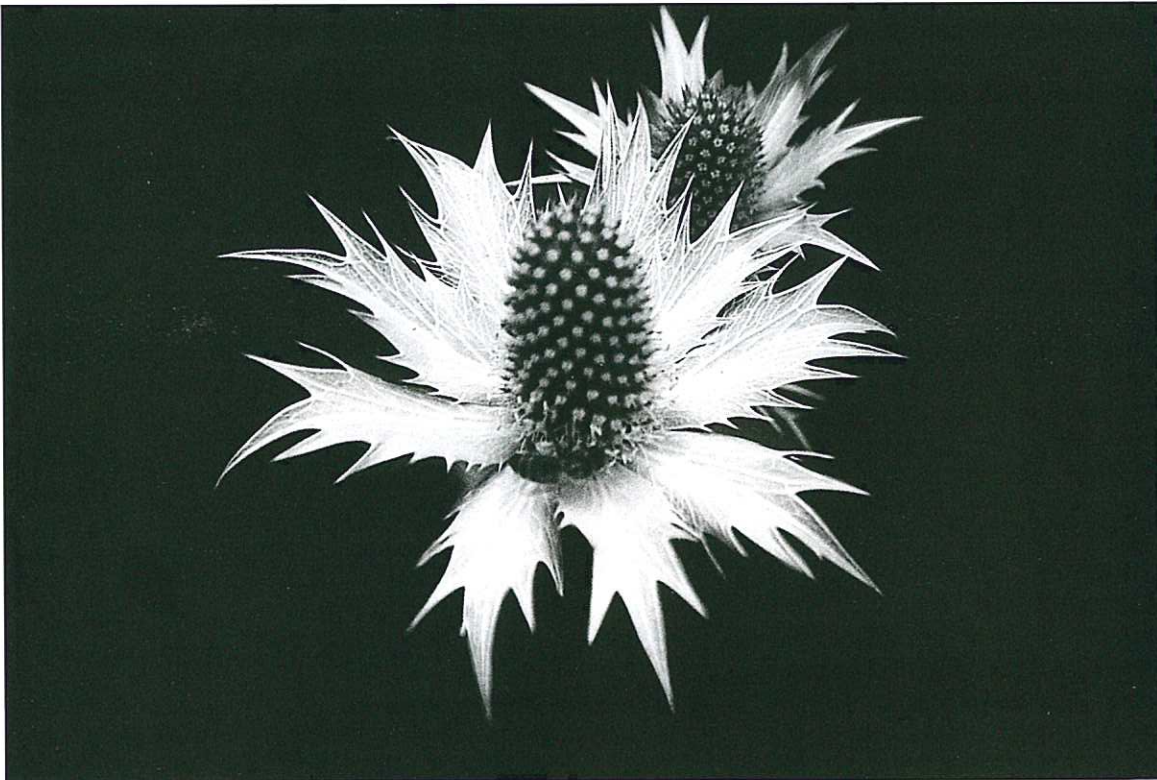


Horticulture Society en France, lui décerne la plus prestigieuse distinction française : la Grande Médaille d'Or Geoffroy St Hilaire. Dans le même temps, l'Empereur du Japon l'appelle auprès de lui pour dessiner un jardin. Elle décline l'offre car "elle a trop à faire..."

Les dépenses continuent, bijoux, livres, vêtements, chapeaux et même une autre limousine qui ne servira pratiquement pas. Nouvelles hypothèques. En 1913, elle vend

L'année suivante, ce sera Boccanegra, en même temps que le décès de sa chère Rose.

Elle se retire alors à Warley Place, où elle vit chichement, devenant de plus en plus misanthrope et acariâtre. C'est le fidèle Robinson, à son service depuis plus de quarante ans qui la trouve morte au matin du 27 septembre 1934, éteinte dans son sommeil. Elle a 76 ans.



*Eryngium
Giganteum*
(Photo
Éric Acerani)

ses instruments de musique. Elle se résoud à louer Boccanegra et les cottages, et à prendre des hôtes payants. Les poursuites judiciaires continuent pour non paiement des travaux de reconstruction de Tresserve, Tresserve où elle ne reviendra plus et qui tombera progressivement dans l'abandon.

En 1920, la situation devient intenable. La Providence prend les traits de Lord Randall-Thomas, huitième comte de Berkeley et lointain cousin du mari de Rose. Il rachète Tresserve. Sans héritier direct, il a décider de faire du fils de Rose son héritier. Le domaine restera dans la famille...

* * *

Warley Place a été détruit, le parc morcelé pour faire un lotissement. Cependant la plus grande partie est restée propriété de la commune. Comme ici à Tresserve, ne subsistent de la splendeur passée que la forme générale du parc et les grands arbres. Boccanegra est en ruines. La voie ferrée qui existait déjà du temps d'Ellen Willmott et qui lui causait bien du souci, connaît maintenant un trafic intense.

Et les nombreuses plantes et bulbes dont nous avons parlé ? Certains ont dis-



Un parc
à Tresserve

paru, d'autres ont pris d'autres noms à la suite d'hybridations devenues beaucoup plus performantes grâce à la technique moderne. Certains sujets, souvent les plus robustes, demeurent dans les catalogues. Vous rencontrerez peut-être des roses, jonquilles, cistes, narcisses, tulipes, pivoines, lis, potentilles, rhododendrons, scabieuses, seringat ou salvias, du nom de "Willmott", ou "Warley", ou "Willmottiae" ou "Warleyensis" ou bien "Berkeley", et même une verveine appelée "Tresserves". Enfin, si vous tombez sur "Eryngium Giganteum", souvenez-vous de son surnom : "Le fantôme de Miss Willmott" ; en effet, elle avait pour habitude d'en semer une poignée à chaque fois qu'elle visitait un jardin pour la première fois. Étrangement, c'est une variété de chardon...

A Tresserve, le grand mur de clôture ayant disparu, vous pourrez contempler à loisir le "Château" et même visiter les salons à certaines heures. Du parc... même si les pergolas et les allées ont disparu, il reste la structure générale et les très beaux arbres du jardin inférieur : Gingko biloba, hêtre pourpre, paulownia, etc. Vous pourrez, à travers les grilles, jeter un coup

Jean-Claude
Nicolas
Forestier





d'œil aux grandes propriétés comme Bellingham, ou l'ancienne propriété de la Baronne de Buttet. Et puis, au détour des chemins, vous découvrirez de ravissants petits jardins, ou des parcs somptueux... La tradition demeure...

* * *

La région aixoise et les jardins, c'est une longue histoire d'amour... Outre la fête des fleurs qui est parvenue jusqu'à nos jours, il y eut aussi Chevalley et la célèbre roseraie qu'il créa pour l'impératrice Joséphine et, plus près de nous, l'enfant du pays, Jean-Claude Nicolas Forestier qui fut pendant 40 ans architecte en chef des parcs et jardins de la ville de Paris et à ce titre, chargé de dessiner des Parcs urbains. En raison de cette spécificité, il a su admirablement faire la synthèse entre les formes géométriques, rappel du jardin à la française et le jardin anglais. Il a dessiné des parcs pour Barcelone, Seville, Buenos-Aires, La Havane, mais son chef d'œuvre, créé en 1906, c'est Bagatelle. A Bagatelle, on trouve la Roseraie, les orangers, le jardin à la Française près du Château, les mixed-borders chères à Gertrude Jekyll, la rocaille

XVIIIe, le jardin alpin et même un potager à l'ancienne ainsi qu'un amusant belvédère restauré dernièrement. Et tout cela dans une harmonie exceptionnelle, sur une surface relativement restreinte. Miss Willmot aurait aimé connaître Forestier !

* * *

On peut se demander les raisons de l'attrait qu'exercent les jardins de nos jours. Car au-delà de l'émotion esthétique aisément compréhensible, le jardin exige une mise en œuvre dont la durée semble à priori difficilement compatible avec les critères de la vie actuelle.

Il existe de nos jours un phénomène comparable à celui de la fin du XIXe. L'angoisse devant les bouleversements de la technique nous incite à nous reporter vers l'authentique et la Nature est un excellent moyen.

Mais si l'on cherche encore plus loin, nous ressentons profondément que l'accélération vertigineuse que nous imposent les moyens de communications actuels n'est qu'une illusion.

Le jardin nous restitue la juste mesure du temps avec le rythme immuable des sai-



*Jardin à
Tresserve*

Ellen Willmott



Bellingham

sons. Nous retrouvons notre juste place dans l'ordre des choses, avec la perception de ce que notre condition a d'éphémère. Il n'est pas rare, dans les jardins, de trouver des stèles, ou les tombes des animaux familiers de la maison. N'y voyez point de tristesse. Nous ne sommes qu'un maillon de la chaîne et le jardin nous permet d'appréhender l'éternité avec sérénité.

* * *

Un autre personnage, à Tresserve, a ressenti et écrit tout cela, soixante-dix ans avant Ellen Willmott :

*"L'homme n'a point de port
Le temps n'a point de rive
Il coule, et nous passons."*

Il s'agit, bien sûr, d'Alphonse de Lamartine

Sylvie COCHET

REMERCIEMENTS

Merci à tous les Tresserviens qui nous ont ouvert les portes de leurs superbes jardins.

BIBLIOGRAPHIE

Audrey LE LIEVRE : *Miss Willmott of Warley Place, her life and her gardens*. Ed. Faber and Faber, 1980.

Richard BISGROVE : *The Gardens of Gertrude Jekyll*. Frances Lincoln Ltd., 1992.

Wendy HITCHMOUGH : *Arts and crafts Gardens*. Pavilion Books Ltd., 1997.

Michel BARIDON : *Les Jardins, paysagistes - jardiniers - poètes*. Coll. Bouquins, R Laffont, 1998.

Penelope HOBHOUSE : *L'Histoire des plantes et des jardins*. Ed. Bordas, 1994.

Actes du Colloque international sur J.C.N. Forestier, sous la direction de B. LECLERC : Jean Claude Nicolas Forestier 1861-1930, du jardin au paysage urbain. Picard, Paris, 1990



Le pasteur André Fournier

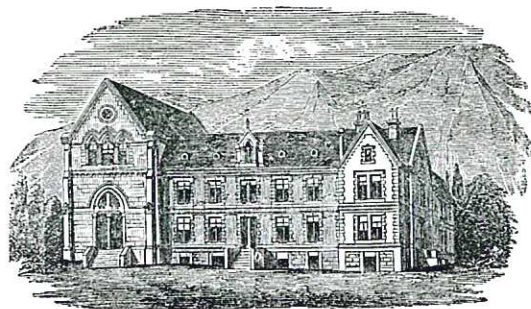


RESTAURATEUR DU PROTESTANTISME À AIX-LES-BAINS ET EN SAVOIE

L'arrivée de Jean Calvin en 1536, à Genève, annonce l'influence grandissante des idées de la Réforme sur les régions voisines. La Réforme organise des églises, surtout dans le nord du Duché de Savoie, dans le Chablais occidental et les baillages de Gex et de Ternier. Le reste de la province ne connaît que des infiltrations protestantes très localisées.

Les idées réformées sont accueillies avec sympathie par une partie de la noblesse. La duchesse, elle-même, Marguerite de France, fille de François Ier, épouse d'Emmanuel-Philibert n'y est pas insensible.

Les différentes autorités réagissent. Le Sénat de Savoie mène une lutte énergique contre les sympathisants de la réforme. Cette époque fait état d'une répression féroce contre les protestants. Par exemple : en juillet 1547, Martin de la Mothe, reconnu comme hérétique, est brûlé place du château, à Chambéry. Le procès le plus retentissant est celui de six jeunes pasteurs français, se rendant du Piémont dans les vallées vaudoises pour prêter main-forte aux disciples de Pierre Valjo, qui ont adhéré à la réforme dès 1532. Ils sont arrêtés au col de Tamié et condamnés à être étranglés et brûlés avec leurs livres. En 1563, la ville de Chambéry échappe à une "Saint Barthélémy" avant l'heure. Le projet avorté des conjurés, arrêtés et emprisonnés à Miolans, était de tuer tous ceux qui sortent de l'église Saint Léger et de donner les clefs



de la ville aux Huguenots du Dauphiné. L'évêque de Maurienne, Antoine Carracciolo, nommé par François I^{er} est déplacé pour être entré en relation avec des prédicateurs calvinistes.

Emmanuel-Philibert, restaurateur de l'Etat savoyard, depuis 1553, refuse de se laisser entraîner dans le cycle infernal des atrocités. Il préfère une restauration catholique et restreint le nombre des lieux de cultes protestants.

Sous le régime sarde, la liberté de conscience n'existe que dans les textes. Les manifestations publiques ou privées protestantes ne sont que tolérées et donnent bien souvent lieu à des poursuites judi-



*L'Asile
Évangélique,
vu depuis le
Bd Berthollet.
Au fond,
l'Hôtel des
Bains.*

ciaires.

En 1860, le rattachement de la Savoie à la France met fin, pour les protestants de notre région (à la vérité fort peu nombreux), à trois siècles de persécutions. Ils tentent alors de se constituer en paroisses à Annecy et Chambéry / Aix-les-Bains. Par décret impérial du 25 avril 1861, ils sont rattachés à l'Eglise consistoriale de Mens, en pays de Triève (Département de l'Isère).

En 1864, arrive en Savoie le pasteur André Fournier, originaire du Gard. De 1861 à 1864, il est en poste à Saint Petersburg, en qualité de pasteur à la cour de Russie. Son action lui vaut d'être fait chevalier de l'ordre de Stanislas. Au cours de ce séjour il noue de nombreuses et précieuses relations qui lui seront fort utiles lors de ses futures actions à Aix-les-Bains. Il est rapatrié en France suite à une grave maladie.

De 1864 à 1867 le consistoire le désigne comme pasteur auxiliaire à Annecy. En octobre 1867, le consistoire de Mens lui demande de prendre en charge la paroisse très fragile d'Aix-les-Bains - Chambéry. Il déploie aussitôt ses talents d'organisateur et de fédérateur. Il réunit autour de lui, un "comité protestant" actif, imaginatif et

généreux. Ainsi, dès le mois de décembre 1867, la capitale savoyarde est dotée d'un petit temple, située rue Impériale (aujourd'hui rue de la Banque), cet édifice est toujours en service. L'année suivante, la maison de prière se double d'une école protestante. Celle-ci est mixte. Nous sommes en 1869 : c'est une conception avant-gardiste de l'éducation !

Depuis 1870, Aix-les-Bains traverse, sur le plan thermal, une crise sévère. La vie mondaine facile qu'a connu le Second Empire, où il était de bon ton "de prendre les eaux", sombre avec le régime impérial.

Les malades peu fortunés n'ont, à l'époque, d'autres ressources que l'hôpital (il s'agit de Reine Hortense), solution à laquelle certains répugnent.

Après la guerre de 1870, conscient des difficultés rencontrées par les curistes modestes, et dans l'urgence, Monsieur Fournier, épaulé moralement et financièrement par quelques paroissiens convaincus, loue une villa, chemin des Rubattes (actuellement avenue du Petit Port), pour une somme de 1200 F. Douze lits y sont installés. Une cinquantaine de personnes s'y succèdent, dès l'été 1873, en 4 séjours de cure, au prix journalier de 2 F. Cette

l'Asile Évangélique

modeste installation prend le nom de Petit Asile Évangélique. Aussitôt, après le dernier séjour des curistes, une école de filles, dont l'effectif ira jusqu'à 50 élèves, ouvre ses portes dans le même lieu. Cet enseignement comporte, en particulier, des cours d'anglais, langue tellement utile, à cette époque, dans une station thermale. La réussite de cette entreprise ne cesse de se confirmer. André Fournier, qui reçoit l'appui de personnalités aixoises et de la municipalité voit plus loin et plus grand. En effet, deux médecins aixois, les docteurs Blanc et Léon Brachet (dont l'épouse est protestante) lui promettent d'assurer gratuitement les soins aux malades dans le cas où il parviendrait à fonder un établissement approprié.

Monsieur Fournier trouve l'emplacement rêvé... mais n'a pas d'argent !

En 1875, le docteur Brachet se rend acquéreur, pour le compte de ses amis protestants, d'un terrain situé près de l'établissement thermal, approximativement à l'emplacement de l'actuelle piscine des Thermes Nationaux.

Monsieur Fournier prend sa plume, sollicite ses amis de Russie. Les dons affluent bientôt de toutes parts. Mme Maracci, de Genève, à elle seule, envoie 18.000 F. Les

quêtes faites en Angleterre et en Écosse, par le Comité de Glasgow, (animé par Mme Vickard, qui vient régulièrement à Aix), produisent près de 125.000 F. Le comité ne met qu'une condition : la chapelle doit être ouverte au culte presbytérien anglais et le pasteur doit être logé dans le bâtiment.

Les plans sont dressés gracieusement par Monsieur Gouy, architecte genevois. Les travaux sont confiés à l'entreprise Paul Bonna, d'Aix-les-Bains. La construction, commencée en 1876, est achevée l'année suivante. La chapelle est inaugurée le 10 juin 1877 avant même l'entière exécution de l'Asile, par un service solennel, durant lequel, le président du consistoire de Mens prend possession de l'édifice, en déposant la bible sur la chaire selon l'usage de l'église réformée. En même temps a lieu la consécration du nouveau pasteur, M Jules Pfender, devenant ainsi le collaborateur de M. André Fournier.

Le même jour, dans la même chapelle, est inauguré le culte presbytérien d'Écosse par le Docteur Nelson.

L'Asile et l'École sont installés en 1878. L'édifice de pierre de taille a belle allure. Il comprend, outre la chapelle et le logement de l'institutrice, Mlle Lestrade, des



*La façade
ouest de l'Asile
Évangélique*

pièces communes, cinq dortoirs de six lits et 10 chambres individuelles. Détail amusant de l'époque : il y a deux escaliers, un pour les hommes et l'autre réservé aux dames.

Le prix total, y compris l'achat du terrain et du mobilier, s'élève à la somme de 190.050,95 F. L'œuvre est achevée, mais non entièrement payée, car des dépenses imprévues qui se montent à 25.000 F ne sont pas soldées. Cependant, quelque temps après, grâce à de nouveaux dons, parmi lesquels celui d'un généreux habitant de Genève qui donne plus de la moitié de la somme, la dette est réglée.

Le 11 juin 1883, les statuts de l'Asile Évangélique sont rédigés et signés par les membres du comité d'administration, dont M. le pasteur Louitz, président du consistoire de Grenoble en assure la présidence et M. Fournier le secrétariat.

Il est dit, dans les statuts, que les ressources de l'Asile, construit pour recevoir 35 malades, doivent consister en souscriptions volontaires et en une la cotisation des pensionnaires proportionnée aux ressources des cotisants et à l'état financier de l'œuvre. Le gouvernement accorde aux malades logés à l'Asile le service gratuit des eaux.

Le nombre des malades reçu à l'Asile pendant la saison thermale de 1883 arrive au chiffre de 160.

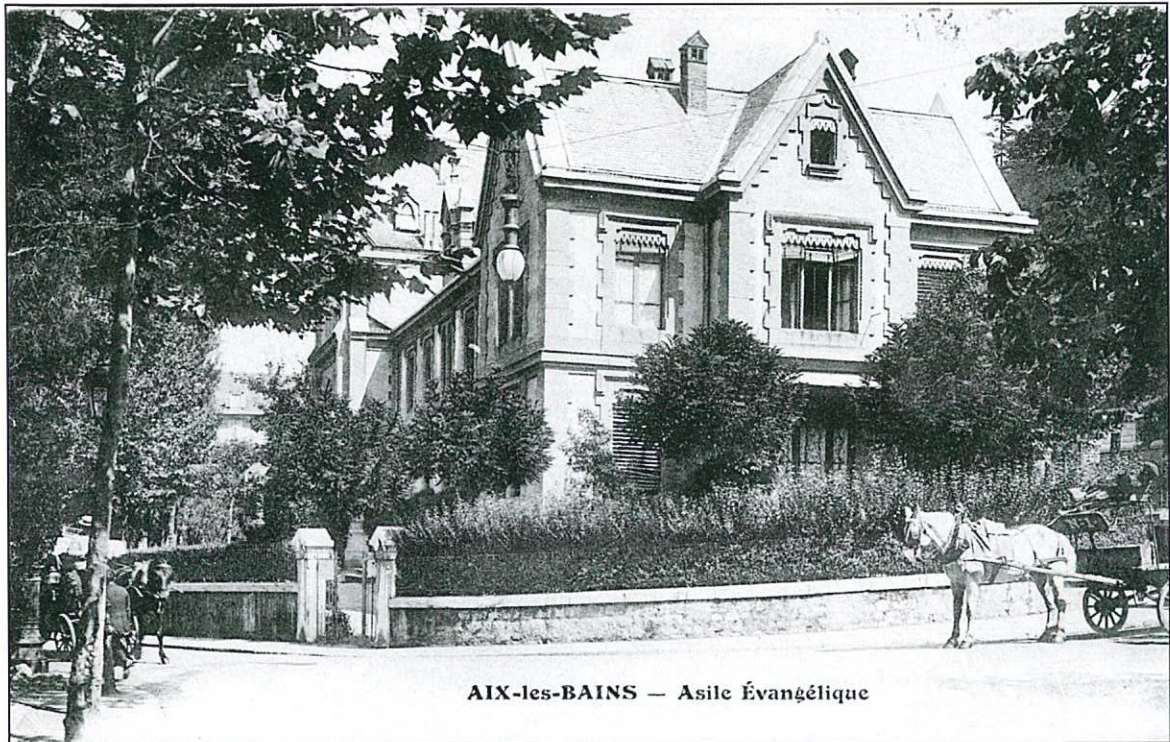
Les conditions d'admission sont les suivantes :

- 1 Etre recommandé par une personne connue
- 2 Etre porteur d'un certificat de médecin qui ordonne les eaux d'Aix
- 3 Un certificat du maire de la commune constatant l'indigence
- 4 Paiement de 2 à 3,5 F par jour suivant la chambre, ce qui comporte : les frais de table, logement, médecin et médicaments.
- 5 Paiement d'un droit d'entrée de 10 F.

Ces conditions démontrent le sérieux mais également l'esprit de charité qui anime cette institution.

En 1887 le pasteur Fournier décède à l'âge de 57 ans. Malgré une santé précaire, il a toujours mené une vie débordant d'activité. Sa foi, sa combativité, son charisme, justifient sa fierté. Le pasteur peut écrire : *"c'est un magnifique hôpital modèle pour les huguenots de toutes nationalités et tous les autres cultes."*

En une dizaine d'années, de 1868 à



La façade sud
de l'Asile
Évangélique

AIX-les-BAINS — Asile Évangélique

l'Asile Évangélique



Chantier de construction des Thermes Nationaux. Dans le cercle, l'Asile Évangélique qui va être démoli.

1878, il a réalisé, en Savoie : à Chambéry, le temple et l'école mixte protestante ; à Aix, l'Asile évangélique comprenant également un temple et une école pour les filles.

Il mérite vraiment le titre de restaurateur du protestantisme en Savoie.

Sa veuve poursuit vaillamment sa tâche de 1887 à 1911. Appelés à prendre sa suite, son gendre et sa fille, le pasteur Boyer et Mme Boyer, sont alors puissamment secondés en tout ce qui concerne l'administration par M Gaudin et Victor Luya, membres du comité d'exploitation ainsi que par son généreux trésorier M. Leder et en ce qui concerne la direction par Mlle Marie Znahlen.

1914, la guerre éclate. Les différentes améliorations prévues à l'édifice sont mises en sommeil. L'Asile est mis à la disposition de la mairie avec la somme destinée aux réparations. Ils sont affectés à l'hospitalisation (sous la direction bénévole de Mlle Znahlen) de belfortains chassés par la guerre des hôpitaux de leur région. À la demande expresse de la municipalité, en 1915, il ouvre ses portes à ses hôtes habituels.

En 1927, pour le cinquantenaire de sa fondation, d'importants travaux de rénovation sont entrepris, et cela grâce à la générosité de plusieurs donateurs. Il faut citer en particulier la somme importante remise par les héritiers de miss Seymour, mais il ne faut pas oublier la famille Luya d'Aix-les-Bains qui offrit toute l'installation électrique. M. Leder finança l'eau courante aux étages, M Eugène Boulitrop se chargea de fournir les ardoises pour renouveler la toiture. Atteint d'un mal très douloureux, il ne devait survivre qu'un mois à la fête du jubilé de l'Asile. Mme Boyer, fille du pasteur, Fournier, prend la direction.

En 1932, l'agrandissement de l'établissement thermal rendu nécessaire par le développement de la station, entraîne l'expropriation et la démolition de l'Asile.

Le dévouement et la compétence des administrateurs, ainsi que la compréhension de la municipalité d'Aix-les-Bains, permettent à l'Asile de survivre. L'accord se fait entre les deux parties sur une formule d'échange grâce à laquelle l'immeuble est reconstruit avec tous les perfectionnements de l'époque, sur un terrain situé au sud-

Lestal, à l'angle de la rue Jean Monard (ancienne rue de l'Institut Zander) et de la rue Victor Hugo.



ouest du parc des Thermes, à 250 m environ des Thermes.

Le maître d'œuvre est M André Farge. M Jean Luya assure bénévolement le rôle d'ingénieur-conseil. Le bâtiment prévu comprend d'une part une chapelle avec salle de réunion et dépendances, louées à l'association culturelle de l'église réformée, paroisse d'Aix-les-Bains. Et, d'autre part, 34 chambres à un lit et huit chambres à deux lits, une salle à manger, deux salons, cuisine, offices, un appartement pour la direction, le tout constituant l'asile évangélique.

Du fait de l'évolution des mœurs et du progrès, il n'y a plus qu'un escalier et un vaste ascenseur desservant les trois étages.

Avec la même promptitude que tombe l'ancien bâtiment, s'élève la nouvelle construction.

Elle ne peut, malgré tout être terminée assez tôt pour recevoir les pensionnaires durant la saison 1933. La municipalité et l'entreprise chargée des travaux trouvent une solution de remplacement logeant l'Asile, provisoirement, dans le pavillon Beau-Site. La remise des travaux se fait en septembre. Le mobilier est aussi mis en place.

En Mai 1934, le nouvel Asile abrite ses premiers pensionnaires.

Jusqu'en 1973 l'édifice actuel continue à s'appeler "Asile évangélique" mais la langue, comme toute chose, évolue peu à peu. Le mot "asile" a pris un sens péjoratif. Le conseil d'administration lui substitue avec l'approbation presque unanime des pensionnaires consultés une nouvelle dénomination : l'Estal, ce vieux terme du patois savoyard qui veut dire maison d'accueil, halte, séjour, auberge.

L'activité perdure jusqu'au 31 octobre 1993. La cessation d'activité résulte de plusieurs facteurs : Le bâtiment ne correspond plus à certaines règles d'hygiène ou de sécurité. Mais aussi les généreux donateurs sont moins nombreux.

Après une longue fermeture, un accord est trouvé entre l'association philanthropique de Savoie, propriétaire de Lestal (dans le cadre de la loi de 1901) et la municipalité. L'achat de Lestal est voté à l'unanimité lors des délibérations du Conseil Municipal du 29 mars 1999. L'acquisition est concrétisée le 30 septembre de la même année. À son tour la ville rétrocède le rez-

l'Asile Évangélique



de-chaussée et les 3/4 des sous-sols à l'Association Savoie Animation, se réservant toutefois l'usage des locaux 3 jours par semaine.

Ainsi s'achève une entreprise de solidarité privée plus que centenaire. Mais comme le déclare le pasteur Sabatier, de Chambéry, ce bâtiment entre au service de la Société civile, pour d'autres tâches au bénéfice de tous les aixois. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que savoir "s'effacer" est parfois conforme à la vocation du protestantisme français.

Une page de l'histoire d'Aix-les-Bains se tourne. En cent ans, la direction de l'Asile Évangélique puis de Lestal, a été assurée par les représentants de quatre générations appartenant à la même famille : le pasteur André Fournier puis Mme Fournier, son gendre le pasteur C. Boyer ensuite Mme Boyer ; Mlle Boyer Marguerite leur fille, et enfin en 1960, M. Jacques Boyer, arrière-petit-fils du fondateur.

Les Aixois doivent s'honorer de perpétuer matériellement (une plaque ou le nom d'une avenue par exemple), la mémoire d'André Fournier. Cet homme de bien fait partie de la mémoire et du patrimoine de notre ville.

André DARRACQ

NOTE

La comparaison des francs de l'époque à ceux d'aujourd'hui est volontairement ignorée.

SOURCES

Mouxy de Loche. *Histoire d'Aix-les-Bains*.

Boulitrop (Eugène). *Histoire de la Réforme en Savoie*

Notice historique sur l'Asile Évangélique du Dr. Jean Dardel.

Notice historique "1875 *l'Asile Évangélique*, 1975 *Lestal*". par la Fondation Évangélique Service du patrimoine de la ville d'Aix-les-Bains.

REMERCIEMENTS :

MM.

Le pasteur Marc Sabatier de Chambéry

Jacques Montet d'Aix-les-Bains

Claude Luya d'Aix-les-Bains

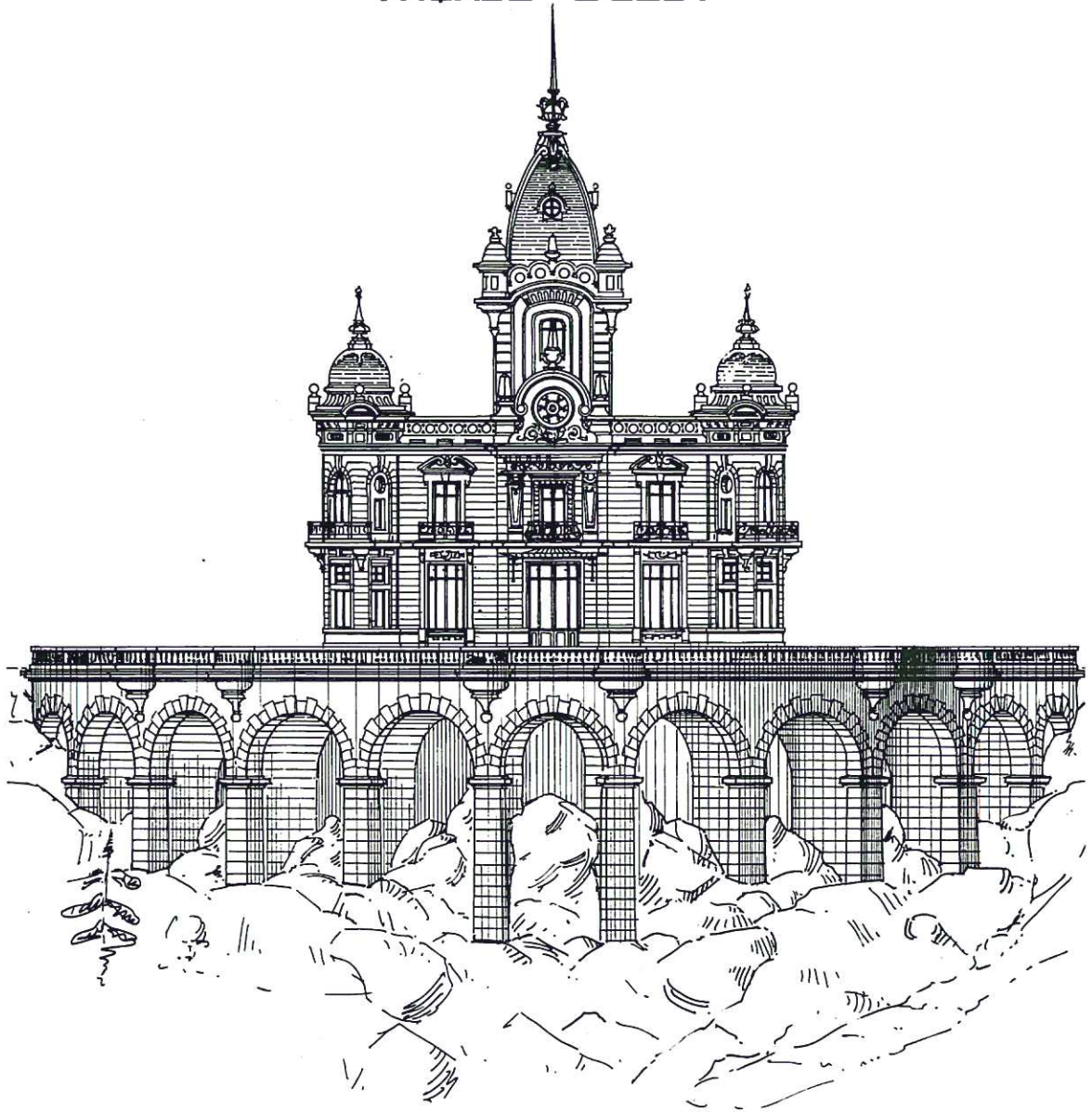
Jean-François Connille, Président de la SAHA.

Joël Lagrange, archiviste d'Aix-les-Bains

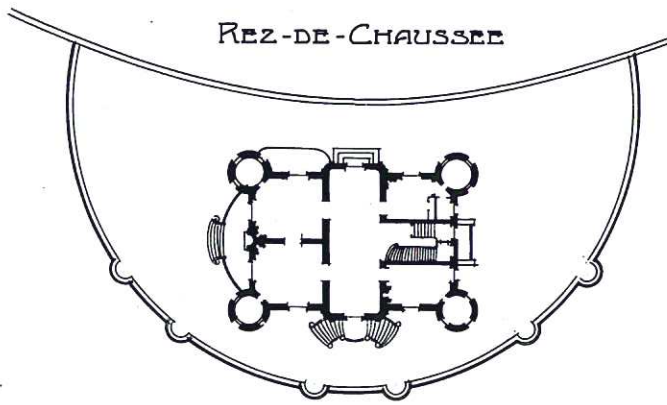


La salle à manger de Lestal

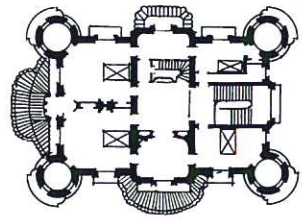
FAÇADE OUEST



REZ-DE-CHAUSSEE



1^{er} ETAGE



Élévation et
plan de 1899
du château
de la
Roche du Roi

Monument en péril à Aix-les-Bains

LE CHÂTEAU DE LA ROCHE DU ROI

Monument emblématique de la Belle Epoque des ville d'eaux, le château de la Roche du Roi, "pâtisserie baroque" pour les uns, modèle d'éclectisme pour les autres, est un parfait exemple de la liberté d'expression dont ont pu bénéficier les architectes dans les villes de villégiatures à la mode. Il constitue une prouesse technique, puisqu'il a fallu entailler le rocher (le nom de Roche du Roi viendrait en fait de rocadoura, roche dure) et compenser la très forte pente ; prouesse technique aussi par la qualité des matériaux et des éléments de décoration : tous les détails ont été choisis pour édifier une demeure d'exception pour la vie brillante de personnages d'exception. Aujourd'hui, la désolation règne : le château tombe en ruine, et il faudrait plus de 700 000 euros (estimation de l'Architecte régional des Monuments Historiques) pour sa restauration. Depuis son rachat en 1999 par un Allemand, M Zerrweck, il n'y a plus de gardiens, et récemment des vols ont été commis. Devant un réel danger de disparition, nous lançons un appel à tous les amoureux du patrimoine aixois, afin qu'une solution durable puisse être trouvée. Grâce à l'aimable collaboration de l'Entreprise Léon Grosse, qui conserve un fabuleux trésor de mémoire de plus de cent ans de construction en Savoie et dans le monde entier, nous avons pu reconstituer l'histoire du chantier.

L'achat du terrain

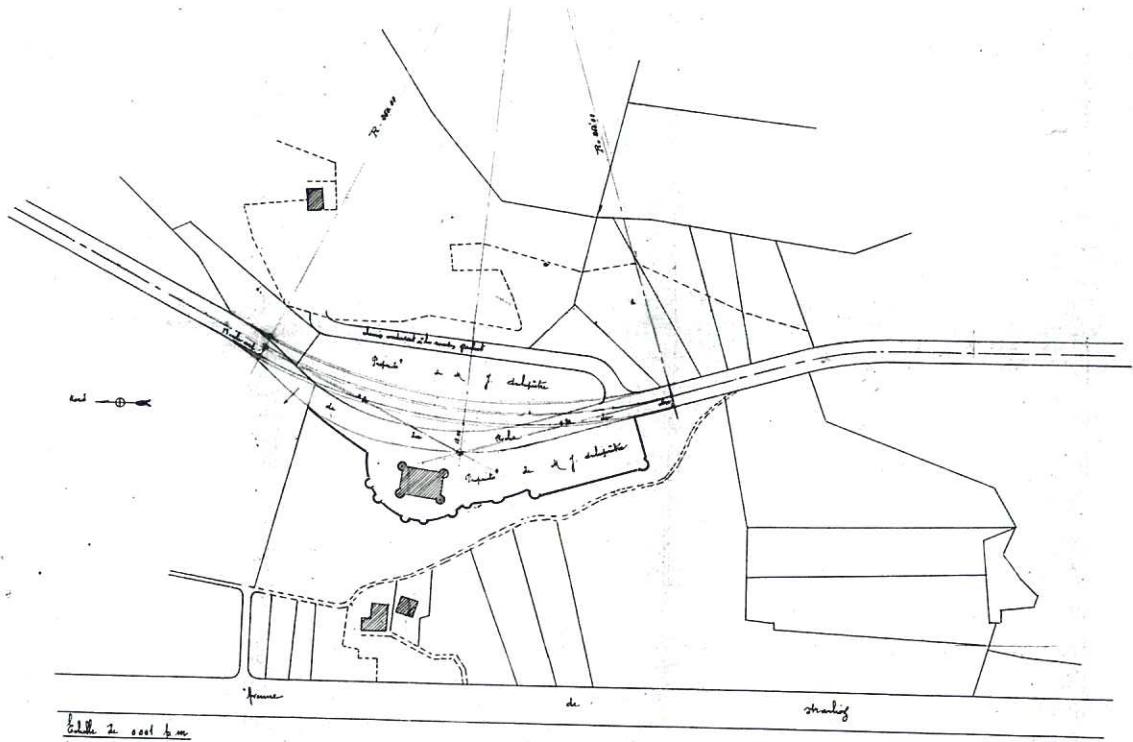
En 1886 la ville décide le percement d'une belle route en corniche, longeant la montagne et le parc : le boulevard de la Roche du Roi.

"Le 16 mars 1897, Monsieur Léon Grosse, entrepreneur, demeurant à Aix-les-Bains, soussigné, vend avec les garanties de droit à Monsieur Jean Archiprêtre, propriétaire, demeurant à Aix, qui accepte tout le terrain acquis par lui de Madame Tatin Nicolarde, suivant convention verbale du 21 décembre 1896 (lequel terrain consiste en une parcelle de champs et rocs située à Aix-les-Bains, au levant du Boulevard de

la Roche du Roi) à l'exception d'une surface minima de 400 mètres carrés au midi... Le prix de cette vente a été fixé à raison de dix francs le mètre carré, la mensuration à intervenir en fera connaître l'importance... Ce prix sera payable, savoir 2000 francs le 1er juin prochain (1897) et les surplus en deux termes égaux le 31 décembre prochain (1897) et le 31 décembre suivant (1898)."

Léon Grosse (1856-1941), le fondateur de l'entreprise qui conserve aujourd'hui encore une étonnante pérennité a acheté le 16 novembre 1896 aux consorts Gachet une parcelle de rochers, de la contenance

Le château de



Plan
de situation
dressé en 1898

de 1787 mètres carrés. Monsieur Grosse se propose d'extraire de la pierre sur la parcelle vendue. Le prix de la vente a été fixé à 6.900 francs.

Le 18 novembre 1896, Nicolarde dite Fanchette Tatin demeurant à Aix signe en faveur d'un certain Monsieur Vuillermet une promesse de vente "à une personne que Monsieur Vuillermet soussigné nommera" d'une parcelle champ et roc au lieu-dit La Roche du Roi. Cette parcelle de forme triangulaire a une surface d'environ 2000m². Elle se confine au couchant par le Boulevard de la Roche du Roi, au nord et levant par les consorts Gachet, au midi par Claude Rouge dit Carrassat. Le prix de la vente est de 8 francs le mètre carré... Au bas de l'acte, Monsieur Vuillermet "rétrocède à Monsieur Léon Grosse le bénéfice de la promesse de vente dont la copie est ci-dessus."

Une convention est d'autre part signée entre Monsieur Archiprêtre, propriétaire du Grand Café à Aix et Monsieur Léon Grosse, entrepreneur : Monsieur Grosse accepte de ne pas user du droit de préférence qu'il a obtenu des consorts Gachet et de laisser

Monsieur Archiprêtre acquérir le terrain situé entre la propriété Grosse et le chemin à créer le long du terrain Tatin, sur une surface d'environ 1.300 m². Les deux futurs voisins, "dans le but de régler d'avance les principaux rapports de voisinage" ont pris les engagements suivants : Monsieur Grosse s'engage à vendre à Monsieur Archiprêtre une parcelle de son terrain en forme de triangle et à en décaper la surface avant fin mai 1897, et aussi à ne plus extraire de pierre à l'aide d'explosifs à partir du 31 décembre 1900. De son côté Monsieur Archiprêtre s'engage à ne jamais ouvrir une carrière sur son terrain, soit en location, soit par exploitation directe ; il s'engage enfin "à confier à Monsieur Léon Grosse, entrepreneur, l'exécution de toutes les constructions et de tous les travaux de quelque nature qu'ils soient ressortissant de sa profession d'entrepreneur général, que lui ou ses ayant droits ou ses acquéreurs auront à faire édifier sur tous les terrains acquis de Mme Fanchette Tatin et des consorts Gachet". Jolie opération de promotion !

la Roche du Roi

Jean Archiprêtre-Dugit

Jean Archiprêtre-Dugit, le maître d'ouvrage, est en 1896 propriétaire du Grand Café Hôtel, à l'angle de la Place Carnot et de la rue des Bains. Il est aussi administrateur de la Villa des Fleurs ; le 3 décembre 1899 l'affermage des salles de jeu du Cercle est accordé à MM Archiprêtre-Dugit et Bertrand, déjà fermiers de la Villa des Fleurs. C'est l'époque des grands travaux et l'on retrouve l'architecte Pin et l'entreprise Grosse, qui travaillent au Grand Cercle avec l'architecte parisien Eustache. Lorsqu'en 1908 la fusion des deux casinos est réalisée, le bail est établi

en faveur de la Société des Casinos d'Aix-les-Bains, sous la houlette d'Aristide Gandrey : Jean Archiprêtre est un des principaux actionnaires de cette société.

Le personnage apparaît comme ambigu : ainsi en septembre 1903, le Réveil d'Aix-les-Bains narre un scandale survenu dans les salles de jeux que tiennent "Charles Bertrand dit le Napoléon du baccara, Dugit-Poussette dit Archiprêtre, son employé, et Momet dit Vide-Poche, son associé". Un croupier nommé Gineste est surpris avec 4.700 francs en plaques dans un sac caché dans son pantalon. "Le croupier pincé était à peine au travail depuis un quart d'heure et ce travail extraordinaire



Photographie
du château
réalisée au
début du XIXe
siècle

Le château de



L'entrée en
1992

rapportait 4.700 francs dont la grosse part pour Bertrand-Dugit-Monet... À l'administration du Cercle de faire preuve d'indépendance et de propreté en excluant de suite le trio de voleurs qui déshonore sa maison et qui ruine la ville..." Le Journal de l'Avenir s'empresse de calmer les esprits en titrant "Beaucoup de bruit pour rien !" Le rapport du Conseil d'Administration étouffe l'affaire et, après prononciation d'un non-lieu, intente même un procès en diffamation.

En 1911, le Journal des Villes d'Eaux ne ménage pas ses éloges sur les casinos d'Aix et de leurs dirigeants : "M. Archiprêtre, grâce à une longue expérience, à un esprit très clairvoyant... a le sens très complet des choses d'art comme des affaires administratives. Sa main se tend volontiers, mais il ne la tend qu'à bon escient... D'une exquise courtoisie, nul mieux que lui ne sait accueillir avec grâce, trouver le compliment qu'il faut dire, éviter les heurts, ménager les susceptibilités légitimes et faire

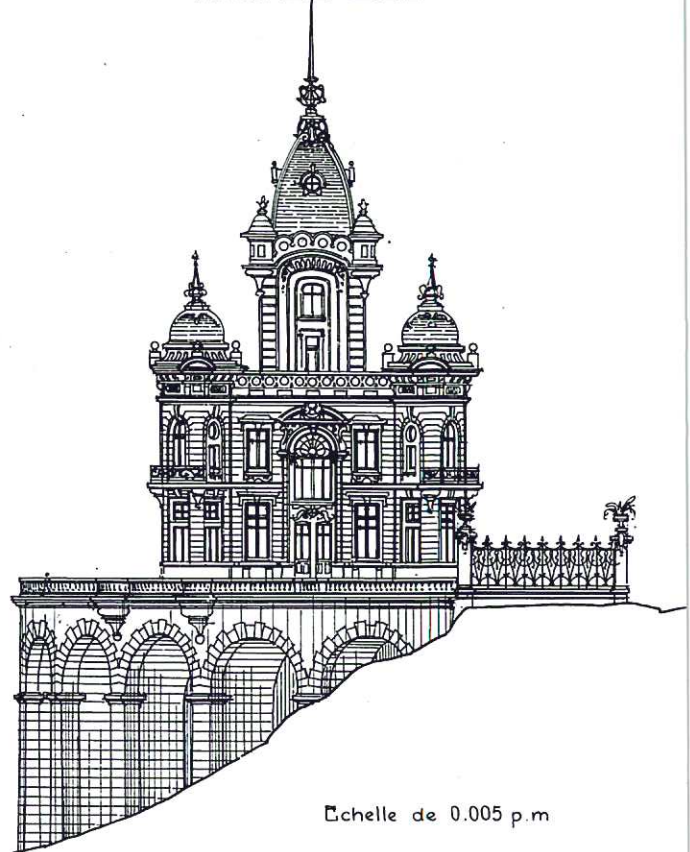
Élévation
de 1899

observer avec tact aussi bien les règlements que les préséances..."

La construction

Le marché des travaux est signé en juin 1897, et le chantier commence en octobre, répertorié sous le numéro 115 à l'entreprise Grosse. L'architecte est le Lyonnais Jules Pin (1850-1934), nommé architecte de la ville d'Aix en février 1888 en remplacement de Blaise-Henri Grisard, décédé. À partir de 1890 Jules Pin est aussi l'architecte du Casino Grand-Cercle où il travaille avec le Parisien Henri Eustache. Aix lui doit le marché couvert (1892), l'agrandissement du Casino des Folies Aixoises, l'Institut Zander (1899), l'Hôtel Bernascon (1900), l'hospice Brachet (1903), la Villa Régina (1906), l'Hôpital Léon Blanc (1913), sans compter plusieurs projets non réalisés (église, hôtel de ville, aménagement de la place des Thermes). Il habite la

FAÇADE SUD



Echelle de 0.005 p.m

la Roche du Roi



Villa des Marronniers qu'il a bâti Square du Gigot, aujourd'hui Square Alfred Boucher.

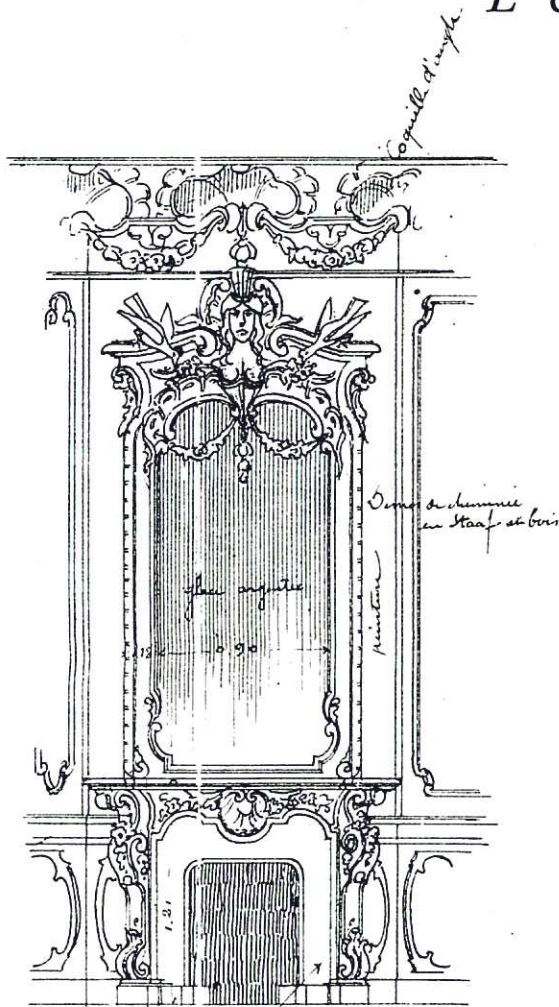
L'entreprise Grosse, comme prévu, est retenue pour l'exécution générale du chantier. Les travaux comportent une importante phase de fouilles et maçonnerie pour élever les voûtes et pylônes qui soutiennent l'édifice. À partir du 25 juin 1897 on procède au décapage du rocher, à la mise en place de piliers en moellons d'Antoger, surmontés de chapiteaux en pierre de Villebois. La terrasse est remblayée avec les matériaux de démolition de l'ancien théâtre, abattu pour construire un nouveau théâtre (chantier également confié à l'entreprise Grosse en octobre 1898). Puis on coule la chape en ciment, le mur circulaire est couronné de pierres factices en béton de ciment moulé. Il faut établir un pont provisoire en charpente au-dessus du boulevard pour transporter les déblais. Entre 1898 et 1899, la construction est montée en pierres de taille, et tout le gros œuvre terminé. La Maison Ch. Deny de Paris fournit les ferrures de luxe. La sculpture des décors de façade, sur pierre blanche de Lacoste, est confiée au sculpteur Huet qui

achève son œuvre en juillet 1900 (5720 francs). Les zincs et ornements du donjon et des tourelles sont exécutés par la Maison Nicolas et Frères, de Lyon (5.536 francs). À partir de septembre 1899, Monsieur Martin est engagé pour la plantation des arbres sur la terrasse : il doit faire transporter l'eau d'arrosage avec des chevaux depuis l'Asile Evangélique. L'escalier est réalisé en pierre rose de l'Echaillon par la Maison Biron (coût : 4.500 francs). Pendant l'hiver, la Maison Viallet-Bouchayer installe le calorifère et la cuisine. L'eau arrive chaude à tous les étages ! (11.565,39 francs). Les persiennes sont exécutées par la Maison Jay-Jallifier, qui pose ensuite le rideau de la loggia du premier étage. Un monte-charge relie les trois niveaux d'habitation. Un important lot de décoration en staff est confié à Xavier Borgey, sculpteur de Grenoble : un cadre en marbre artificiel pour la grande glace du hall, des ornements moulés sur place dans le petit salon du premier étage et dans les chambres de Monsieur et Madame, divers dessus-de-porte, les murs et plafonds de la cage d'escalier... Le 20 avril 1900 arrive une cheminée japonaise, suivie, le 16 janvier sui-

Un clocheton d'angle en 1994

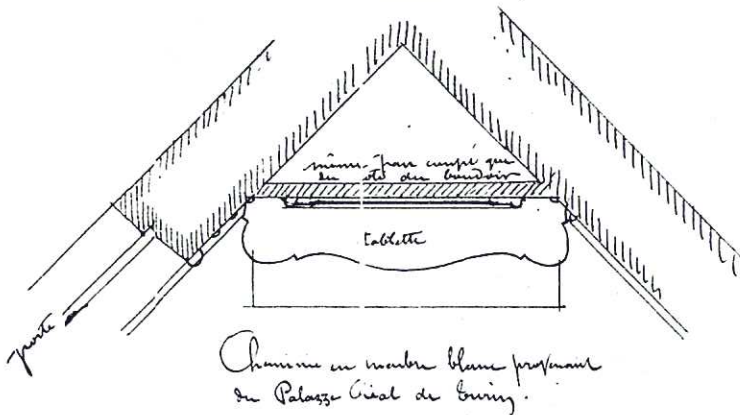


Une tour d'angle photographiée en 1994



Dessin d'origine d'une cheminée

Plan coupe cote de la Cheminée



vant, de douze caisses de cheminées provenant d'Italie pour les étages. Les arbres sont plantés sur la terrasse circulaire. L'important lot de serrurerie est exécuté par Vanner Frères, de Genève, qui réalisent la grande grille et les balustrades (17.843,50 francs) et par Oinget et Vivinis, de Paris. Les archives gardent trace des opérations

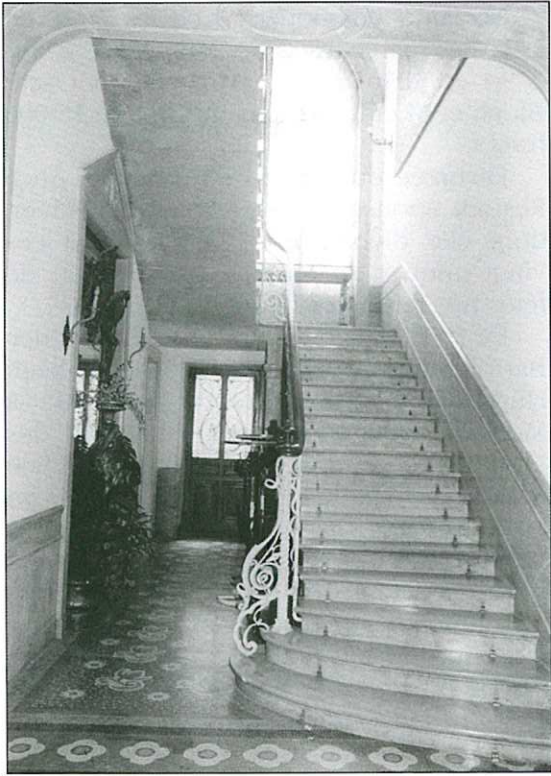
Le grand salon en 1996

de manutention de tapis apportés de la Villa des Fleurs pour préserver les parquets fabriqués en Suisse à Interlaken. Les baignoires et lavabos fournis par Porcher, de Paris (7.728,45 francs) sont livrés en juillet, ainsi que les glaces venant de chez M Rey à Paris, des échantillons de tapis de la Maison Divry. Les établissements Malaquin, de Bellegarde, représentant la Maison F. Bousser de Genève, réalisent l'installation électrique durant l'été. Un système de sonneries électriques, mis au point par Clerfontaine et Cie (devis le 18 juin 1900) fonctionne, au rez-de-chaussée, dans le hall, la grande salle à manger, le grand salon, le salon chinois, le bureau, la cuisine, l'office, la terrasse, le lavabo WC ; au premier étage, dans les chambres de Monsieur et Madame, le petit salon, les deux chambres d'amis, les salles de bains ; au deuxième et au troisième étages, dans une chambre ; au sous-sol, dans une chambre (prévue pour un employé en cas de maladie) et une salle à manger.

Les travaux extérieurs continuent en parallèle : déviation du boulevard, clôtures, drainages, canalisations, égouts, installation



la Roche du Roi



Nice (1 rue du maréchal Joffre), mais, bien qu'il ait délégué tous pouvoirs à son architecte, il est présent à toutes les réunions de chantier. En 1931, il lance le projet de construction d'une troisième villa, Jules Pin propose des plans, toujours dans un style néo-classique ; un autre projet emporte



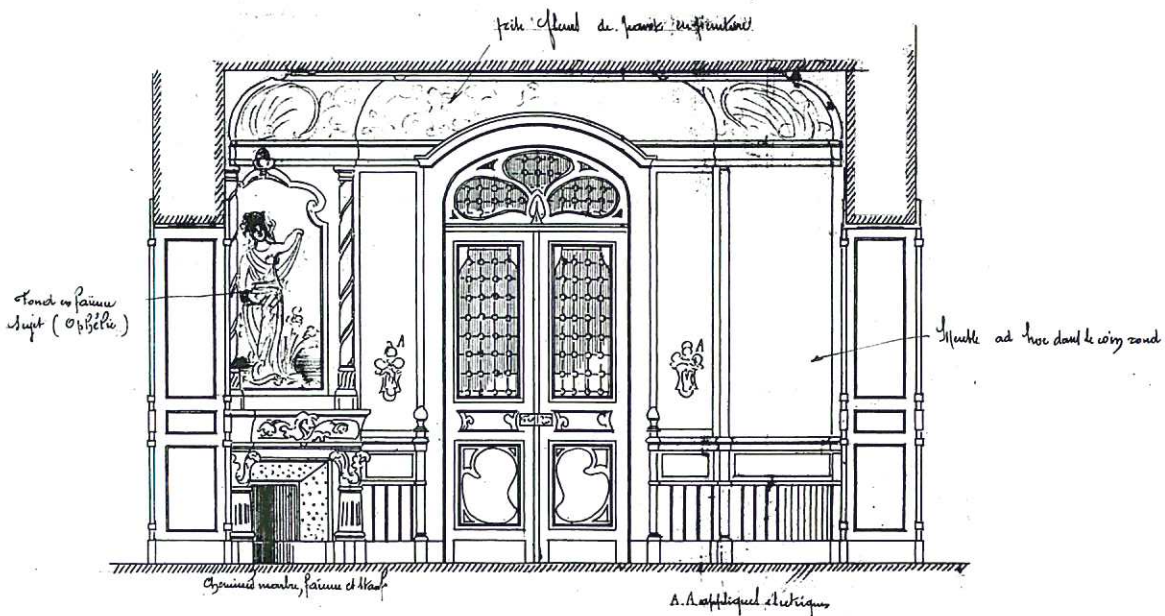
L'escalier photographié en 1994

d'une citerne ; la grande terrasse est créée au Sud.

Le tandem Archiprêtre-Pin ne s'arrêtera pas à cette construction extravagante. Entre 1925 et 1927, l'un commande à l'autre la Villa Archiprêtre, construite en amont du boulevard, sur l'actuel chemin Guy de Maupassant. Jean Archiprêtre réside alors à

l'enthousiasme de Monsieur Archiprêtre, celui que livre un architecte de Cannes, M Cailler : du pur art déco ! cette villa restera à l'état de rêve, puisqu'un courrier de Jean Archiprêtre, renonçant à la construction, est joint aux plans conservés dans les archives de l'Entreprise Grosse.

Le Château de la Roche du Roi a été



Dessin d'origine



Charpente du clocheton de la tour centrale

classé par arrêté du 23 avril 1986. La protection s'applique à : *“façades et toitures y compris la terrasse, l'escalier avec sa cage et sa rampe en fer forgé, la salle à manger et la salle contiguë au rez-de-chaussée avec leur décor, les deux chambres au premier étage.”*

Les propriétaires successifs

Jean Archiprêtre n'a pas gardé très longtemps le Château de la Roche du Roi. Il le vend en 1906, pour la somme de 250 000 francs, à Joseph Bonna, le fils de Paul Bonna qui fut maire d'Aix de 1888 à 1894. Celui-ci avait hérité de son père l'entreprise de Travaux Publics concurrente de l'entreprise Grosse.

En 1915, Jeanne Rivollier, veuve en premières noces sans enfant de Joseph Bonna, lui-même décédé en 1912 au château, puis épouse en secondes noces du comte Maurice de Crissey, entrepreneur de travaux publics à Tunis, vend le château à Alice Restout, épouse du général d'Arbouzov demeurant à Petrograd. Prix : 170.000 francs.

Salle de bain d'origine

Madame d'Arbouzov achète aussi en 1917 les parcelles 277, 278, 324p, 278p, 279p et 323p à M et Mme Henri Oscar Bloch et M et Mme Lévy au prix de 15.000 francs.

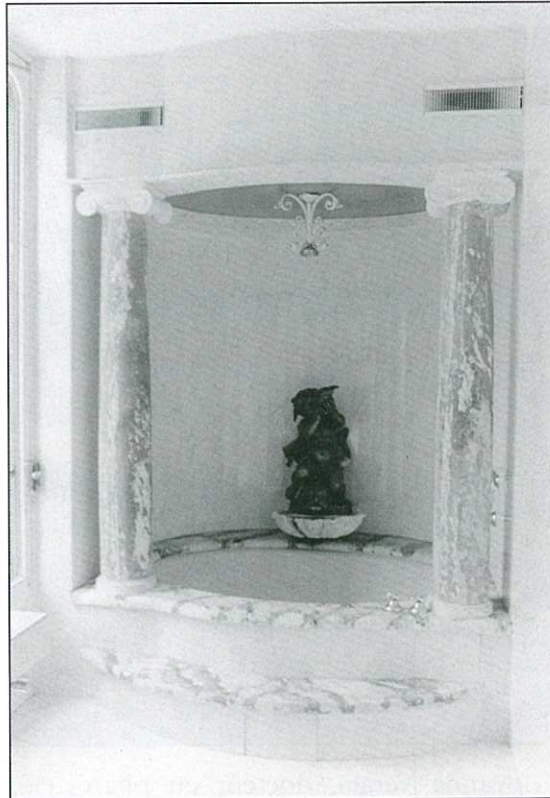
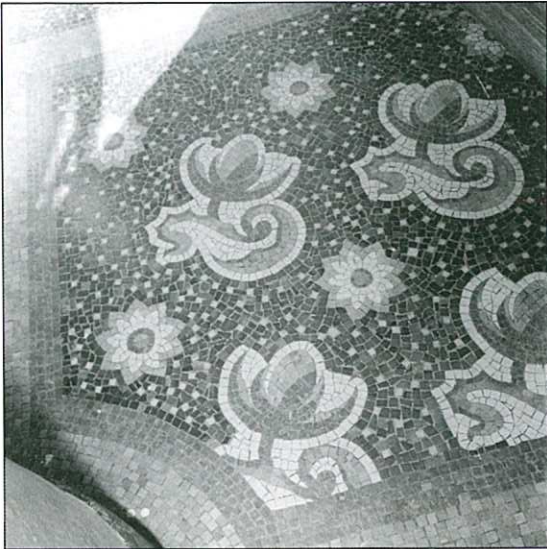
Divorcée du général d'Arbouzov, Alice Restout épouse en 1926 Armand Meunier, dont elle divorce en 1937. Pendant ces vingt années, le château sera le lieu de fêtes très brillantes.

En 1938 elle vend la propriété à Béatrice Bartolomei, épouse de Robert William Hudson, citoyen britannique, demeurant à Monaco, Villa *La Paloma*, boulevard des Jardins exotiques pour le prix de 818.860 francs. R W Hudson, qui a perdu un fils en 1916 à Ypres où il servait dans l'armée anglaise, prête son concours à des œuvres philanthropiques en faveur des blessés et prisonniers de guerre, et aide par sa fortune personnelle le gouvernement anglais à soutenir le franc. Il meurt au château le 14 juin 1938 à 82 ans. Sa veuve fait en juin 1939 un don de 50 000 francs à la ville, assorti *“du désir de voir accepter... un buste de Mr Hudson à ériger dans le parc, à proximité de la pergola”*. L'œuvre, exécutée par le sculpteur Maubert, est installée pour



la Roche du Roi

le premier anniversaire de sa mort, en présence de Mrs Hudson, du préfet Campion, du maire Paul Dussuel, du consul Swannel. Son fils Robert, alors ministre du commerce, était absent. On peut lire cette inscription : *"En ce coin de France Que j'ai choisi Tant admiré et aimé Mes yeux se sont*



Mosaïque d'origine et baignoire posée par G. Duranton

fermés". Le buste a disparu dans les années 60.

En 1950, au décès de Béatrice Bartolomei, veuve de Robert William

Hudson, le château revient à ses frères Dominique et Armando Bartolomé, demeurant à Camporgiano (Province de Lucca, Italie). Ceux-ci le vendent en 1952 à



Dans l'une des arches, une partie de la "boîte de nuit" installée par G. Duranton

L e c h â t e a u d e



*La terrasse
photographiée
en 1994*

Giovanna Vergai, docteur en pharmacie, née elle aussi à Camporgiano, épouse de Luciano Tolu, habitant à La Spezia. Prix : 1 MF.

En 1957, le château est en piteux état

lorsque l'architecte Gilbert Durantou et Jean-Marie Clerc-Renaud l'achètent en indivision à Giovanna Vergai. Prix : 5.500.000 F.

Jean-Marie Clerc-Renaud revend sa part à Gilbert Durantou en 1964. Celui-ci



*Les dégâts du
temps, visibles
sur cette image
de 1994*

l a R o c h e d u R o i

effectue d'importants travaux de sauvetage. Tour à tour maison d'habitation, dancing, espace loué pour des réceptions, le château s'avère un gouffre financier. Le classement, en 1986, ne résout pas les problèmes puisque le propriétaire est mis à contribution pour la moitié du montant des travaux engagés. Les procès se succèdent. En 2000 il vend le château à un Allemand, Eberhardt Zerrweck. Malgré un fort engouement de départ, celui-ci ne peut faire face aux travaux de consolidation réalisés sous contrôle du Service des Monuments Historiques (mise en place d'une couverture provisoire de protection des terrasses supérieures), et encore moins à un programme de restauration à long terme. Le Château de la Roche du Roi est de nouveau en vente dans une agence genevoise. Après des propriétaires anglais, italiens, allemands, ce magnifique monument *européen* trouvera-t-il un "Oncle Sam", ou devra-t-on recourir aux procédures d'urgence du Service des Monuments Historiques qui a pour mission de le préserver, mais non d'inventer une nouvelle utilisation ? La ville d'Aix-les-Bains, riche d'un patrimoine exceptionnel, pourra-t-elle soutenir ou initier de nouveaux projets ?

Geneviève FRIEH-GIRAUD



REMERCIEMENTS

l'Entreprise Léon Grosse, et M. Grosboyau, archiviste

la Conservation des Hypothèques de Savoie, 2e bureau

François Fouger, auteur des photographies contemporaines

Joël Lagrange, Archives Municipales d'Aix

BIBLIOGRAPHIE

Gilbert Gardes : *Histoire monumentale des deux Savoies*. Lyon : Editions Horvath, 1996

Jean-François Esnault : *Aix-les-Bains ou La mémoire des pierres*, 1982

Avenir d'Aix – 10 et 17 juin 1939

Léon Page : *Promenons-nous dans les rues d'Aix*. Édition Ville d'Aix-les-Bains, 1978

Geneviève Frieh, Pierre Rault : *Le Grand Cercle d'Aix-les-Bains, Histoire d'un casino*. Éditions Musumeci, 1984

En 1994, la chambre supérieure de la tour centrale, abandonnée depuis longtemps



La Société d'Art et d'Histoire a pour buts de découvrir, sauvegarder et faire connaître le patrimoine artistique et culturel d'Aix-les-Bains et de sa région. Elle a aussi pour vocation de collecter les archives iconographiques, industrielles ou personnelles pour les préserver et enrichir la connaissance. Les membres de l'association se réunissent le dernier mardi de chaque mois (sauf juillet et décembre) au 3^e étage de la Bibliothèque, 2 rue Lamartine, à 20h30. Ces réunions informelles d'échanges d'idées sont ouvertes à tous, adhérents, futurs adhérents ou curieux. On y parle de projets, de découvertes, de contacts...

Les activités. La Société d'Art et d'Histoire organise des conférences (en général gratuites pour les adhérents), dont les thèmes, variés, sont annoncés dans «La Lettre», et des découvertes culturelles dans des musées, châteaux, lieux chargés d'art ou d'histoire, aixois ou plus lointains, à prix coûtant pour les adhérents. La carte d'adhérent à l'association permet le libre accès au Musée Faure d'Aix-les-Bains.

La revue. La Société d'Art et d'Histoire publie une revue, «Arts et Mémoire», 48 pages d'articles variés et illustrés, évoquant le passé proche ou lointain et le patrimoine de la région. En complément, la «Lettre d'Arts et Mémoire» diffuse régulièrement les informations (conférences, sorties, actualité...) intéressant les membres de la société et les curieux. Cette «Lettre» est disponible gratuitement dans de nombreux lieux publics, et les deux publications sont envoyées aux adhérents.

Demandez un bulletin d'adhésion ou d'abonnement au siège de la Société, (Archives, Bibliothèque Lamartine, 2 rue Lamartine, 73100 Aix-les-Bains - Tél. 04.79.61.40.84), où sont également disponibles les anciens numéros.

Au sommaire des numéros précédents

N°1 & 2 - ÉPUIÉS

N°3 - Les affiches ferroviaires illustrées du PLM : Aix, lac et Revard (H. BILLIEZ) - Aix libérée : 21 août 1944 (A. PÉTRAZ) - Philippe Navarro : un maire hors norme (J.-M. BERNARD) - Les napoléonides à Aix en Savoie (J. BUTTIN) - Le Prieur du Bourget-du-Lac (M. SANTELLI)

N°4 - 100 ans de Cinéma(s) à Aix-les-Bains (F. FOUGER) - Henri Jacquier : un demi-siècle de thermalisme aixois (J.-F. CONNILLE) - Le port gallo-romain de Châtillon (J. PALLIERE) - Louis Armand : électrification de la ligne de chemin de fer Aix-Anancy (H. BILLIEZ) - La valse de Jacques Offenbach, souvenir d'Aix-les-Bains (A. DUPOUY)

N°5 - Le circuit du Lac, à Aix-les-Bains (G. FRIEH et J.-P. HANRIOUD) - Les frères Serpollet, de Culoz, précurseurs de l'automobile (G. DURRENMATT) - Les kiosques à musique d'Aix-les-Bains (F. FOUGER) - Claude de Seyssel, théoricien de la monarchie française (B. et R. FRANCOIS) - Le temple dit «de Diane», vestige romain d'Aix-les-Bains (d'après A. CANAL)

N°6 - Numéro spécial sur le Mont-Revard, 148 pages, 16 auteurs. (2^e édition mise à jour)

N°7 - Victor-Amédée III, fondateur de la station thermale (A. DUPOUY) - Le verre de Lamartine (Robert TESTOT-FERRY) - Un palais : le Mirabeau (Monique JOSEPH et Adèle NICOLAS) - Une figure aixoise du Revard : Jean Rubaud (Guy TOULORGE) - Le téléphone a cent ans (J. LAGRANGE) - Les frères Serpollet, de Culoz, précurseurs de l'automobile (suite et fin) (Guy DURRENMATT)

N°8 - Ciné-jeunesse, pour l'amour du 7^e art (E. ANDRÉ) - Alfred Boucher, cœur de sculpteur (A. LIATARD et S. JACQUELINE) - La Chautagne : une région naturelle originale (P. JOUANNAUD) - Thermalisme : contribution à son histoire (A. PALLUEL-GUILLARD) - L'Almée : le plus vieux bateau de nos lacs (H. BILLIEZ)

N°9 - Jean de Sperati créateur de la Philatélie d'Art (L. BLANC) - Une saison à Aix en 1812 (R. BOURGEOIS) - Les tramways d'Aix-les-Bains (F. FOUGER) - L'accueil des blessés de la grande guerre à Aix-les-Bains (A. CARTIER) - Nelly Brachet, fondatrice de la crèche d'Aix-les-Bains (C. FOUQUE)

N°5 bis - Le temple de Diane, avec maquette du temple à construire.

N°8 bis - Alfred Boucher au Musée Faure.

N°9 bis - Félix de Recondo au Musée Faure.

N°10 - Des Savoyards au Canada (A. DARRACQ) - Nés du cœur : les hôpitaux d'Aix-les-Bains (F. STEFANINI) - La Chautagne : évolution d'une économie rurale diversifiée (P. JOUANNAUD) - Les carrières de pierre blanche de Seyssel (Ingrid GERETSCHLÄGER) - Le Prieur d'Hautecombe, victime de son esprit charitable (A. DUPOUY)

N°11 - 1931-1998 : Aix-les-Bains dans la légende du Tour de France (G. TOULORGE)

HORS SÉRIE N°1 - Le Lac du Bourget - Photographies 1870-1970- (format 21x27 à l'Italienne, 96p, relié, 130 photographies imprimées en deux tons.)

N°12 - La batellerie sur le Rhône (Ingrid GERETSCHLÄGER) - Aix-les-Bains en 1561 (J. LAGRANGE) - Les Gorges du Sierroz (J.-F. CONNILLE) - Les chantiers de la jeunesse (M. F. LAMARY)

N°13 - Charles Dullin (J. NONGLATON) - Edouard Navello, photographe (R. BEYSSON) - Le bords du lac gallo-romain d'Auguste à Valentinien III (J. PERNON) - L'orgue de St-Swithun (M. BERTINOTTI) - Marie de Solms (C. FOUQUE)

N°14 - Les routes du sel (I. GERETSCHLÄGER) - Eugénie Fougère (F. GIMOND) - Henri Cazalis (G. FRIEH et J. FRANÇON) - L'alliance franco-russe (J. LAGRANGE)

N°14 bis - Pierre Margara au Musée Faure

N°15 - La collégiale Notre-Dame de l'Assomption (J. LAGRANGE) - L'Église et l'État en 1900 (A. PALLUEL-GUILLARD) - Architecture (P. BERTINOTTI) - Les tableaux du chemin de Croix (A. LIATARD) - Les orgues de Notre-Dame (M. BERTINOTTI) - Gabriel-Marie Garrone (A. DARRACQ) - Le concile Vatican II (C. SORREL)

N°15 bis - Jean Girel et Valérie Hermans au Musée Faure.

N°16 - Lamartine et la musique (A. DUPOUY) - L'archéologie lacustre (E. ANDRÉ) - Les généraux Forestier (A. BERNARD) - L'Institut Zander (S. JACQUELINE & Y. MESTELAN)

N°16 bis - Francine Bensa au Musée Faure

N°17 - "Cirque" de Fernand Léger au Musée Faure

N°17 bis - Charles Lapicque au Musée Faure

N°18 - L'école de Lafin a 100 ans (R. BURDIN) - Le château de Bonport (C. CASSÉ-FOUQUE) - Une vie de chien en Maurienne (J.-F. CONNILLE) - L'Institut Zander : 2^e partie (S. JACQUELINE & Y. MESTELAN)

N°19 - Catherine Viollet au Musée Faure (V. BERTRAND)

N°20 - L'incendie de l' "International" (J. LAGRANGE) - Le monument aux morts de Pugny-Châtenod (J.-F. CONNILLE) - Splendeur et misère du vignoble aixois (J. PALLIÈRES) - Un aixois d'adoption : Jean Appleton (G. CHEVALLIER)

N°21 - Claudia Guichon-Bouvier au Musée Faure (A. BUTTIN)

N°22 - Impasse "Delphine Gay" (J. FRANÇON) - Dom Pedro II, empereur du Brésil (A. LIATARD) - Miss Helen Willmott, une grande botaniste à Tresserve (S. COCHET) - Le pasteur André Fournier, restaurateur du protestantisme à Aix-les-Bains et en Savoie (A. DARRACQ) - Monument en péril à Aix-les-Bains : le château de la Roche du Roi (G. FRIEH-GIRAUD)

N°23 - Henri Matisse au Musée Faure

«Arts et Mémoire» est une publication de la Société d'Art et d'Histoire d'Aix-les-Bains, association régie par la «Loi 1901», 2 rue Lamartine - 73100 AIX-LES-BAINS. Tél. 04.79.61.40.84.



*Lamartine écrivant "Le Lac" sous les châtaigniers de Tresserve, par Étienne Demahis (1839)
Extrait du livre "Le Lac du Bourget, miroir des peintres et des poètes" de Sylvain Jacqueline.*



Ellen
Willmott
à TRESSERVE